

REVUE DE PRESSE

O Corno une histoire de femmes

EPICENTRE FILMS
PRÉSENTE

"UN VIBRANT PORTRAIT DE FEMMES" TÉLÉRAMA

"INDISPENSABLE" L'OBS



GOYA®
MEILLEUR ACTRICE
RÉVÉLATION FÉMININE
JANET NOVÁS



O Corno

une histoire de femmes

UN FILM DE JAIONE CAMBORDA

EPICENTRE FILMS PRÉSENTE O CORNO UN FILM ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR JAIONE CAMBORDA AVEC JANET NOVÁS SIOGHAN FERNANDES CARLA RIVAS DANIELA HERNÁN MARCHÁN JULIA GÓMEZ NURIA LESTEGAS ET DIEGO ANIDO
IMAGE RUI POÇAS AIR, ABC INGENIEUR DU SON SERGIO SILVA DIRECTRICE ARTISTIQUE MELANIA FREIRE DIRECTRICE DE CASTING NOEMI CHANTADA ASSISTANTE RÉALISATRICE ANA HERNÁNDEZ COSTUMES UXIA VIELLO
MONTAGE BARBARA BROUCKE COIFFURE LORENA GALVO SILVA NEIRA MAQUILLAGE AMAR CRISTÓBAL FERNÁNDEZ MONTAGE SON DAVID MACHADO MUSIQUE CAMILO SANABRIA DIRECTEUR DE PRODUCTION JOSÉ ALBERTO FUENTES
PRODUCTEURS DÉLÉGUÉS ET SCÉNARISTES JAIONE CAMBORDA ANDREA VÁZQUEZ ET MARIA ZAMORA CO-PRODUCTEURS RODRIGO AREIAS KATLEEN GOOSSENS UNE PRODUCTION ESNATU ZINEMA MIRAMEMORIA ELASTICA FILMS
AVEC LE SOUTIEN FINANCIER DE ICAA NEXT GENERATION (EU FUND), THE TAXSHELTER OF THE FEDERAL GOVERNMENT OF BELGIUM, BNP-PARIBAS FORTIS FILM FINANCE ET LE SOUTIEN DE EURIMAGES, LA AGENCIA GALEGA DAS INDUSTRIAS CULTURAIS-XUNTA DE GALICIA (AGADIC), IBERMEDIA DEPUTACIÓN DE PONTEVEDRA DEPUTACIÓN DA CORUÑA, RTVE, TELEVISIÓN DE GALICIA, RADIO TELEVISIÓN PORTUGUESA, MOVISTAR PLUS+
EGAM INDUSTRIA, IKUSMIRA BERRIAK EN COPRODUCTION BANDO À PARTE, BULLETPROOF CUPID VENTES INTERNATIONALES FILMS BOUTIQUE DISTRIBUTION FRANCE EPICENTRE FILMS



Télérama' (SIMONE) Causeette QUE TAL PARIS? Les Inrockuptibles Nouvel Obs

SOMMAIRE

p3. QUOTIDIENS

- p4. Libération
- p6. Le Monde
- p7. Le Parisien
- p10. Le Bien Public
- p11. Le Courrier de l'Ouest

p13. HEBDOMADAIRES

- p14. Télérama
- p15. L'Obs - Sophie Grassin
- p16. L'Obs - Xavier Leherpeur
- p19. Le Point
- p24. Fiches du cinéma
- p25. Les Inrockuptibles

p26. MENSUELS

- p27. Première
- p28. L'Histoire
- p29. Positif
- p39. El café latino

p40. SITES INTERNET

- p41. Causette
- p45. Les Inrockuptibles
- p49. Mediapart
- p54. Allociné
- p55. A voir à lire
- p60. Vocabulaire
- p61. Critique-film
- p64. Cineuropa
- p66. Culture-tops
- p69. Culturellementvotre
- p71. Le Bleu du Miroir
- p73. Baz-art
- p74. Direct Actu
- p75. Le Mag Cinéma
- p80. Le Polyster
- p85. Trendylemag
- p86. Ouest France
- p88. Que Tal Paris

p91. RADIO/TV

- p92. France Inter
- p93. Nova
- p94. Le Masque et la Plume
- p95. Le Cercle Cinéma

QUOTIDIENS



CINÉMA

«O Corno...»,
naître à penser

Dans la Galice franquiste des années 70, l'accoucheuse, avorteuse puis fugitive au cœur d'«Une histoire de femmes» devient l'allégorie du film réalisé par Jaione Camborda.

Tu accoucheras dans la douleur. Accouchée à un prie-dieu dans le clair-obscur d'une chambre de village de la Galice franquiste (1971), cherchant sa position debout, assise, accroupie, une femme accouche ainsi – dans la douleur qui crispe son visage d'implorations pour sa délivrance. La première longue scène de *O Corno, une histoire de femmes* cristallise le moment mimétique de création et de procréation, le travail de mise au monde de la mère enregistré in extenso par le travail de mise en scène de Jaione Camborda, la réalisatrice.

Vigie. Naissance: un enfant et un film. Donc un cinéma maïeutique, accoucheur de consciences ici strictement féminines: un unisson parcourt secrètement *O Corno*, prenant la forme d'une course lente de relais entre femmes solidaires et successives. Suivant au fil de son récit fugueur le cycle naturel de la vie, de la nature, et l'aspiration sauvage des femmes aux plaisirs, les destins se trouvent violemment en butte aux lois iniques des hommes et des dictatures, à l'interdiction de l'IVG, ainsi. D'abord échappée libre et éparse, le film devient le récit forcé d'une fugitive. Après un premier temps qui ne se fixe pas sur un personnage en particulier, entre jeune fille

tolâtre et amante de magicien coupeur de femmes en deux, ce n'est pas le récit de la mère mais de la sage-femme à côté d'elle que le film choisira de suivre – l'autre place, de celle qui *accouche* l'autre. Mais aussi l'avorte. Maria y recourt parfois pour aider ses semblables en détresse. Cette (sage) femme devient la vigie et l'allégorie du film. Dans la clandestinité d'une potion de champignons vénéneux administrée (la «corne» du titre: l'ergot du seigle), il arrive comme avec les aiguilles à tricoter que ça tourne très mal.

Le drame inattendu nous prive du personnage de la jeune femme aux yeux à la Pascale Ogier, avec ces larges paupières comme une image étrusque, en qui on avait cru voir l'héroïne désignée du film. Dès lors très intelligemment, c'est la «condition» des femmes qui sera le motif décliné en diverses tonalités: de la condition dite «intéressante» de la grossesse à la condition persécutée de corps à réprimer, sorcières ou avorteuses, contrebandières ou prostituées, femmes mûres, femmes noires, filles-mères, hors-la-loi et exilées, et sous quelle condition survivre, résister, vivre les moments de plaisir, de liberté – qui ne soient aussitôt voués à la douleur et au crime.

Poursuite. Tu accoucheras dans la douleur. Tu avorteras dans la douleur. Tu émigreras dans la douleur. Tu survivras comme tu peux, par une solidarité des femmes qu'on ne nomme pas encore sororité. La façon alors qu'a *O Corno* de se «couler» dans cette chaîne de rendez-vous manqués ou clandestins en fait la grande force mine de rien, l'effet éton-





nant de dérivation continuelle. Une manière, comme les fleuves traversés et les champs récoltés, de se répandre et de déborder, de déporter tout le temps l'histoire de son cadre. En déviation constante, le film semble méticuleusement se mouler dans la fuite et la poursuite, infléchissant son cours avec une obstination qui est celle jumelée du destin buissonnier de María et de la loi qui s'abat pour la punir.

CAMILLE NEVERS

O CORNO, UNE HISTOIRE DE FEMMES de JAIONE CAMBORDA avec Janet Novás, Julia Gómez... 1h45.



María (Janet Novás), sage-femme dans la campagne galicienne. PHOTO A. LORENZO





CULTURE

Chronique de l'avortement clandestin dans l'Espagne franquiste

Jaione Camborda dresse le portrait épuré de Maria, une accoucheuse hors la loi qui s'enfuit grâce à la solidarité des résistants à la dictature

O CORNO. UNE HISTOIRE DE FEMMES



Le cinéma n'oublie pas que le droit à l'avortement fut durement acquis, et qu'il reste des plus fragiles, comme on l'a vu aux Etats-Unis, en 2022, lorsque la Cour suprême a annulé l'arrêt fédéral *Roe vs Wade*, qui garantissait depuis 1973 le droit d'avorter sur tout le territoire. Un certain nombre d'Etats s'engouffraient alors dans la brèche pour interdire l'interruption volontaire de grossesse (IVG). C'est d'ailleurs pour consolider ce droit, légalisé en France en 1975, que le Parlement français a inscrit, début mars, dans la Constitution la « liberté garantie » pour chaque femme d'avoir recours à l'IVG. Le combat pour l'IVG nourrit de plus en plus de scénarios : *L'Événement* (2021), d'Audrey Diwan, Lion d'or à Venise ; *Annie Colère* (2022), de Blandine Lenoir ; *Never Rarely Sometimes Always* (2020), d'Eliza Hittman, entre autres.

Plongée dans l'Espagne franquiste et rurale des années 1970, *O corno. Une histoire de femmes*, deuxième long-métrage de la réalisatrice basque espagnole Jaione Camborda, vient de recevoir la Coquille d'or au Festival du film de Saint-Sébastien (Espagne), soit la plus haute récompense. Cette fiction documentée brosse le portrait épuré de Maria – interprétée par Janet Novas, dont on peut regretter le jeu un peu figé –, qui pratique des accouchements tout en aidant ponctuellement des femmes à avorter. Un jour, cette quadragénaire doit tout quitter et s'enfuir alors qu'une jeune fille vient de mourir dans le voisinage. Maria avait accepté de l'aider à

avorter. Les parents la suspectent, la police est en route. Suit un voyage clandestin au Portugal, qui s'accomplit dans le silence de la nuit, grâce à la solidarité des résistants à la dictature de Franco.

Choix de devenir mère, ou pas

Le mot *corno* désigne l'ergot du seigle, un champignon vénéneux et parasite qui pousse sur le blé : il a pu être utilisé dans le passé pour accélérer les contractions au moment de la naissance, mais aussi

pour pratiquer des avortements clandestins. Dans la solitude des champs de seigle, Maria fait sa cueillette... Que ce même champignon soit utilisé dans les deux cas de figure a quelque chose de troublant, et c'est aussi la matrice du film : *O corno...* travaille l'idée qu'il n'y a pas lieu d'opposer le fait de donner la vie et celui de mettre un terme à une grossesse. Maria accompagne les femmes dans leur choix de devenir mère, ou pas.

Rien de tout cela n'est asséné, la mise en scène nous le dit secrètement, plan après plan. Des person-

nages féminins surgissent autour de Maria, de manière fugace, pour disparaître ensuite, comme un passage de relais : une mère qui accouche, une jeune fille paniquée faisant comprendre à demi-mot la catastrophe qui l'amène. Dans cet univers, les hommes sont relégués au second plan. Un peu binaire, mais efficace. ■

CLARISSE FABRE

Film belge, espagnol et portugais de Jaione Camborda. Avec Janet Novas, Siobhan Fernandes, Carla Rivas (1 h 45).



Sorties cinéma du 27 mars : « Kung fu Panda 4 », « Pas de Vagues » ... Les films à voir (ou pas)

Catherine Balle, Renaud Baronian, Michel Valentin, Lou Hupe

Face à un rouleau compresseur hollywoodien à base de kung-fu et de pandas, d'autres films tentent leur chance cette semaine, dont plusieurs longs-métrages français abordant des thématiques on ne peut plus d'actualité, comme le harcèlement ou l'écologie.

ON AIME BEAUCOUP « Kung Fu Panda 4 » : un quatrième opus très inspiré

Promu chef spirituel de la vallée de la Paix, Po le panda quitte son papa oie et son papa panda pour se choisir un successeur en tant que guerrier dragon. Dans cette quête, il va rencontrer une renarde voleuse et rusée et affronter la redoutable Caméléone, une lézarde qui peut se transformer en n'importe quelle créature...

Dans ce « Kung Fu Panda 4 », il y a des paysages magnifiques, des personnages savoureux, une jolie morale, beaucoup de scènes de kung-fu (Po aime toujours autant « botter des fesses » ...) et de l'humour (« Il y a la manière douce : vous me dites où il est. Et la manière dure : vous me dites où il est, mais j'ai du mal à vous comprendre parce que vous n'avez plus de dents »). Bref, ce nouvel opus très réussi cogne fort.

Catherine Balle

« L'Antilope d'or » et « La Renarde et le lièvre » : deux œuvres maîtresses de l'animation russe
Regroupés dans un même programme, deux courts-métrages oubliés, qui vont ravir les plus jeunes, témoignent de l'excellence de l'animation soviétique entre 1930 et 1990, et de son influence sur le genre. « La Renarde et le lièvre » (1973) s'inscrit dans la grande tradition russe des contes animaliers. Le film de 13 minutes se focalise sur un lièvre chassé de son logis par une renarde acariâtre, qui va devoir faire appel à d'autres animaux pour récupérer son habitat.

Somptueuse, cette courte fiction signée du maître Youri Norstein en met plein les yeux avec ses papiers peints et découpés qui s'animent à la façon de tableaux, le tout narré par la voix du comédien français Damien Bonnard. « L'Antilope d'or » (1954), féerie de 44 minutes située au Rajasthan, conte l'obsession d'un maharajah vénal pour une antilope magique qui, à chaque fois qu'elle s'ébroue, expulse une pluie de pièces d'or.

Le film est réalisé en rotoscopie, technique qui consiste à d'abord tourner les scènes en image réelles avant de les redessiner image par image. Œuvre du prolifique Lev Atamanov, le court-métrage offre une grande fluidité dans les mouvements et des couleurs chatoyantes. Au final, ces petits films ouvrent l'esprit des spectateurs de tous âges à la poésie et au merveilleux...

Renaud Baronian

ON AIME AUSSI « Pas de Vagues » : un drame prenant sur un prof de collège accusé de harcèlement
Prof de français au collège, Julien est très proche de ses élèves. Mais un jour, Leslie, 13 ans, l'accuse de lui avoir fait des avances. Julien a eu une remarque maladroite avec la jeune fille, il a emmené quelques ados de sa classe (dont Leslie) au restaurant. Il comprend alors que son attitude a été mal interprétée. Tandis que le frère de Leslie le menace de mort, sa hiérarchie reste passive parce qu'elle ne



veut « pas de vagues ». Julien se retrouve seul dans un engrenage infernal...

Inspiré de l'histoire vraie du réalisateur, Teddy Lussi-Modeste, qui est aussi prof de collège, « Pas de Vagues » montre avec beaucoup de nuances comment un malentendu peut dégénérer au point qu'il ne semble plus y avoir de retour en arrière possible. Et comment les professeurs de collège comme les élèves sont vulnérables quand ils ne sont pas soutenus. Un film sous tension et éclairant, porté par un François Civil formidable.

Catherine Balle

« La Promesse verte » : un thriller écologique palpitant sur l'huile de palme

Martin Landreau, 28 ans, débarque sur l'île de Bornéo (Indonésie) pour travailler dans un centre de soins géré par une ONG. Alors qu'il se rapproche d'une jolie activiste, il découvre les ravages de la culture de l'huile de palme. Non seulement les exploitants déforestent massivement le pays, mais en plus, ils exproprient violemment les populations autochtones.

Un jour, Martin assiste à un massacre de villageois. Parce qu'il en a été le témoin, il est arrêté et incarcéré dans une geôle indonésienne. Carole, sa mère, va alors tout tenter pour le libérer... Cinq ans après le succès phénoménal d'« Au nom de la terre », Édouard Bergeon signe un thriller écologique ultra-prenant. Malgré quelques scènes un peu caricaturales ou maladroitement, cette fiction captivante et émouvante porte efficacement son message écologique et politique.

Catherine Balle

« O Corno, une histoire de femmes » : ode à l'émancipation

« O Corno » s'ouvre dans la douleur. Dans une longue séquence, éprouvante, les cris d'une femme qui donne la vie. Et déjà, dans le secret de cette chambre, un air d'oppression et d'interdit se ressent. Celui de l'Espagne des années 1970, sous dictature franquiste, que la réalisatrice situe plus à travers la condition féminine de l'époque qu'avec des repères temporels.

Avec un visage féminin en particulier, l'interprète de Maria, Janet Novás, d'une expressivité folle, obstinée et vulnérable à la fois. Pêcheuse de coquillages, sage-femme aussi, elle aide les femmes à accoucher dans une région rurale de la Galice. Contemplatif dans sa première moitié, le film s'essouffle un peu dans la deuxième, pourtant plus aventurière.

Là où Camborda excelle, c'est lorsqu'elle filme le corps féminin avec un rapport à l'intime presque animal et très frontal, et à la fois une certaine pudeur que les jeux de lumière subliment. Grand Prix au dernier Festival de San Sebastian, « O Corno » est un geste de cinéma esthétique et politique.

Lou Hupel

« Alienoid : Les Protectors du futur » : de la science-fiction déjantée

Une civilisation extraterrestre utilise, à leur insu, les humains, se servant de corps d'hommes et de femmes pour y emprisonner l'esprit de ses délinquants. Les aliens ont laissé sur place un des leurs, surnommé le Gardien, accompagné d'un robot, afin d'intervenir en cas de problème. Le duo, capable de voyager dans le temps, intervient dans la Corée du XIVe siècle pour une opération de sauvetage, et en ramène un bébé orphelin...

Énorme succès en salles il y a deux ans dans son pays, ce film sud-coréen, qui a déjà connu une suite en début d'année, débarque chez nous. Il sort, dans une grosse combinaison de plusieurs centaines de salles, toutes équipées en IMAX ou 4-DX, mais uniquement durant deux jours ce week-end.

Il s'adresse prioritairement aux fans de la culture coréenne, et aux amateurs de science-fiction, suffisamment souples pour passer sans transition d'une scène évoquant « Retour vers le futur » à un combat d'arts martiaux digne de « Tigre et dragon », et d'appréciant autant l'humour frappadingue que les séquences lacrymales carrément gnangnan.

Michel Valentin

ON TROUVE MOYEN « Le Jeu de la reine » : pauvres Tudor

En 1543, Catherine Parr, jeune veuve membre de la cour royale anglaise, épouse à l'âge de 29 ans Henri VIII, dont elle sera la sixième et dernière épouse avant la mort du monarque quatre ans plus tard. Réformiste, elle va tout faire pour influencer ce souverain obèse, malade, brutal et tyrannique, tout en s'occupant au mieux des enfants de ses précédents mariages, notamment la future Élisabeth 1re. Ce





qui va la conduire à se mettre souvent en danger...

Grande fresque consacrée à l'un des cadors de la dynastie des Tudor, « Le Jeu de la reine », reparti bredouille en mai dernier du Festival de Cannes où il figurait en compétition, reconstitue avec fastes et un luxe de détails la cour et le decorum de cette période charnière du XVI^e siècle. Pour le reste, on peut ne pas être sensible aux pseudo-intrigues politiques et relationnelles qui sont supposées animer le film. Du côté des comédiens, Jude Law en fait tellement dans la peau du roi tonitruant, bedonnant, dominateur et cruel, qu'il se montre rapidement fatigant. Face à lui, Alicia Vikander fait preuve de la présence d'une huître dans le rôle de Catherine Parr, ce qui nuit sensiblement à la confrontation.

Renaud Baronian

« Paternel » : un film tendre à moitié audacieux

On pourrait d'abord croire au tableau documenté du quotidien d'un prêtre dévoué à sa paroisse, au chemin de foi tout tracé. Quoique ce prêtre-là, Simon, paraît à l'étroit dans son vêtement liturgique, aux cernes lourdes, dépassé, mais chaleureux et débonnaire, grâce aux traits de Grégory Gadebois. Une routine pieuse qui sera très vite bouleversée lorsque Louise (Géraldine Nakache, pour un duo assez inattendu), qu'il n'avait pas revue depuis une époque révolue, refait surface.

Avec un enfant, le sien. Pour son premier passage derrière la caméra, Ronan Tronchot fait état des problématiques d'une institution catholique fractionnée et de ses positions parfois archaïques pour tisser le cheminement intérieur d'un prêtre drôlement contemporain et bousculé dans ses certitudes.

Domage que l'audace et la singularité appréciées du propos manquent à sa narration et à sa mise en scène très conventionnelles. Il reste alors un film tendre sur l'amour paternel : le spirituel, celui que l'on consacre dans une prière, et le biologique, celui qui transcende parfois la morale établie.

Lou Hupel ■



Faiseuse de liberté

N.C.

Des paysages austères de l'île d'Arousa, d'une beauté brute et déchirante, au tumulte d'un exil au Portugal, *O Corno*, magnifique ode à la vie et au courage, se souvient de l'histoire oubliée de femmes fortes qui ont lutté pour leur liberté et leur survie dans un monde hostile. A travers le destin de Maria, à la fois sage-femme et faiseuse d'ange, aidant à la naissance comme à la renaissance : une battante magistralement jouée par Janet Novás. À travers ses yeux, nous voilà témoins des combats de femmes ordinaires confrontées à des choix douloureux dans un monde où leur destin semble prédestiné par des forces extérieures oppressantes, une société à la fois patriarcale et répressive.

O Corno commence et finit par la vie, la naissance, et dans la parenthèse qu'ouvre son récit, explore de manière sensible et percutante, une émancipation à l'ombre d'un régime franquiste qui astreint les femmes à leur seule utilité biologique. Le titre du film renvoie à l'ergot de seigle, utilisé à la fois pour favoriser les contractions utérines lors des accouchements mais aussi pour faciliter les avortements clandestins. L'ergot est plus qu'une plante : un

symbole de résistance et d'autonomie féminine. Capturant l'essence d'une époque avec une sensibilité et une profondeur remarquables, chaque plan de ce beau film sororal se déploie dans des paysages splendides, au cœur de la Galice, contrastant avec la brutalité de la réalité politique et sociale.

Durée : 1 h 45



L'héroïne est incarnée par la danseuse Janet Novás. Photo DR

■

Festival Premiers Plans d'Angers 2024. Compétition : « O Corno » : offrir et retirer la vie

La cinéaste espagnole Jaione Cambarda présentait son second long métrage dans le cadre de la compétition longs métrages européens.

Écouter cet article
02:20



Centre de congrès, 24 janvier. La réalisatrice de « O Corno » Jaione Cambarda. | CO – JOSSELIN CLAIR

Le Courrier de l'Ouest

LELIAN

Publié le 25/01/2024 à 17h54

Angers se mérite et Jaione Cambarda le sait désormais. Partie mardi de Saint-Jacques-de-Compostelle, elle aura mis douze heures pour rallier la cité du roi René, son avion, devant faire Madrid-Nantes, ayant été détourné vers Bordeaux pour raisons d'intempéries. Elle n'aura même pas vu la projection de son film en deuxième

partie de soirée, mardi, devant un public assez nombreux pour une heure tardive et pour un film à la thématique et au traitement âpres.

Soit Maria, faiseuse d'anges ou de bébés dans la campagne galicienne sous l'ère franquiste. À la suite du décès de l'une de ses « patientes », elle se voit contrainte de fuir, abandonnant tout derrière elle, de son Illa de Arousa en Galicie jusqu'à Alto Minho au Portugal en passant par Baixo Miño (Galicie). Pour son second long métrage, la cinéaste Jaione Cambarda a mené sa petite enquête : J'ai rencontré des gens qui vivaient à cette époque (le film se déroule en 1971). Mon film ne se nourrit pas que d'une histoire mais de plusieurs histoires vraies. Mais j'ai envie que le spectateur oublie l'époque de l'histoire : le thème de la liberté sur son corps est très actuel. C'est aussi un film sur la sororité : chaque figure féminine se reflète dans une autre (le film est sous-titré Une histoire de femmes) .

« Un maître de la lumière »

« O Corno » fonctionne par tableaux en clairs-obscurs caravagesque ou rembrandtesque, grâce notamment au travail du directeur de la photographie portugais Rui Poças, collaborateur entre autres de Joao Pedro Rodrigues, Michel Gomes, Ira Sachs et Cristèle Alves Meira : C'est un maître de la lumière ; on a beaucoup échangé autour de cet aspect. Et puis je voulais une touche portugaise .

L'autre atout majeur se nomme Janet Novas dans le rôle de Maria. Un premier rôle en forme de coup de maître pour cette danseuse qui est en lice pour gagner un Goya (l'équivalent des Césars en France) dans la catégorie Meilleure nouvelle actrice – verdict le 10 février prochain à Valladolid : Je connaissais son travail et je savais qu'elle pouvait faire vraiment exister son personnage. De plus, elle est galicienne et connaît le monde rural .

« O Corno » sort le 27 mars sur les écrans.

HEBDOMADAIRES



O CORNO, UNE HISTOIRE DE FEMMES

JAIONE CAMBORDA

Dans l'Espagne franquiste, la fuite de María, qui a aidé à un avortement clandestin. Et la sororité qui l'aide à renaître... L'héroïsme féminin sublimé.



D'abord un accouchement, comme on en voit rarement au cinéma, avec la durée, la souffrance, les contractions, les contorsions avant la libération. Les images, pendant dix minutes, d'une femme qui enfante, accroupie dans une chambre. Mais c'est celle qui la soutient, lui murmure des encouragements et éponge son front qui sera la vraie héroïne de ce film d'époque.

Nous sommes dans l'Espagne franquiste du début des années 1970, dans une campagne galicienne, où María, silhouette charpentée et regard soyeux, aide ses congénères pour les naissances comme pour les avortements clandestins. Intelligemment ancré dans son temps d'interdits multiples, *O corno*, pourtant, n'a jamais la simple apparence d'un drame historique, tant il colle aux corps et aux visages, intemporels, du courage fémi-

nin. Son titre même annonce l'osmose constante, troublante, que la jeune réalisatrice espagnole suggère entre la vie et la mort, puisqu'il fait référence à un champignon parasite, l'ergot de seigle, que l'on cueille, en secret, dans les champs, comme stimulant de la fertilité, ou, au contraire, pour provoquer le saignement sur un drap, dans un recoin de grange. Quand une adolescente meurt après avoir fait appel à ses services, María, la faiseuse d'anges, doit fuir. Début d'un périple, solitaire et sauvage, vers le Portugal, où la sororité aidera l'héroïne à renaître...

«Une histoire de femmes», absolument : Jaione Camborda filme leurs peurs, leurs miracles, mais d'abord leurs chairs. Ainsi ce cou le long duquel coule le jus de mûres cueillies avec un amant, et où s'imprime aussi un suçon. De la même manière, un magicien, de passage dans le village pour

María (Janet Novás) la fugitive, ayant pour seul refuge la main tendue d'autres femmes.



Hélas



Bof



Bien



Très bien



Bravo

couper les femmes en deux dans une boîte, laissera, dans le ventre de María, un souvenir indélébile... Les hommes, paysans, trafiquants, militaires, restent accessoires, dans le noir, au gré d'une structure narrative qui ne cesse d'étonner, s'emballant au rythme de la fuite de María pour sa survie et de ses rencontres avec des sœurs de hasard.

Dans sa fugue romanesque à travers les bois, le long d'une rivière ou dans l'obscurité de ruelles pavées, elle ressemble à s'y méprendre à n'importe quelle «sorcière» d'hier et d'aujourd'hui, avec pour seul refuge la main tendue d'autres femmes, telles une jeune muette ou une prostituée. Dans des couleurs somptueuses, marron de boue, or pâle des blés, encre des eaux miroitantes, que le directeur de la photographie semble emprunter autant à Velázquez qu'à Géricault, *O corno* exalte l'héroïsme féminin le plus concret. En Janet Novás, la réalisatrice trouve l'incarnation parfaite de son sujet : cette danseuse, pour la première fois actrice, enfante littéralement ce film puissant et singulier sur le substrat féminin. — **Guillemette Odicino**
| Espagne (1h45) | Scénario : J. Camborda. Avec Janet Novás, Julia Gomez, Nuria Lestegas.



Culture Voir Toutes sœurs

DRAME **O Corno, une histoire**

de femmes, par Jaione Camborda, avec Janet Novás, Julia Gomez, Nuria Lestegás (Espagne-Portugal-Belgique, 1h45).

●●●●● Deux femmes au travail sous le regard d'une adolescente. L'une accouche, l'autre tente de la soulager. Cette scène d'ouverture, infiniment longue et intense, la réalisatrice Jaione Camborda la filme avec une délicatesse inouïe. Nous sommes en 1971, dans l'Espagne de Franco. Maria, sage-femme (il est permis d'entendre le terme dans toutes ses acceptions), gagne sa vie en ramassant des coquillages, mais rend aussi service à ses pairs en débusquant dans les champs le champignon vénéneux, qui, une fois bouilli, leur permettra d'avorter. Proscrit, le geste tourne au drame : Maria doit fuir vers le Portugal avec l'aide d'un réseau de femmes, tenancière de taverne ou prostituée. Ancré dans la nature, lové dans la nuit, ce deuxième long-métrage traite de la sororité et noue un dialogue invisible entre deux époques : celle du film et la nôtre, où l'IVG reste illégale dans nombre de pays. L'interprétation de la danseuse contemporaine Janet Novás (*photo*) et Rui Poças à la photo achèvent de magnifier ce superbe film fait de rimes et d'échos. **Sophie Grassin**





« O Corno, une histoire de femmes » Jaione Camborda, réalisatrice : « Je voulais que l'oppression du patriarcat soit omniprésente »

Entretien Dans son deuxième long-métrage, la cinéaste raconte le destin de María, accoucheuse et « faiseuse d'anges », dans l'Espagne franquiste. Un drame sensoriel et engagé, sublimé par une réalisation au plus près du corps. Entretien.

Propos recueillis par Xavier Leherpeur

Publié le 27 mars 2024 à 18h30

Abonné

PIERRE, participez au débat !

S'abonner permet de commenter les articles. Et pas que : vous pouvez les consulter et les offrir à vos proches.

PIERRE, votre générosité vous honore !

Il vous reste 10 articles à offrir ce mois-ci.

PIERRE, partagez autour de vous !

La nuit s'étire, María, accoucheuse, aide une femme à mettre son enfant au monde. Mais elle pratique aussi des avortements. Années 1970 : nous sommes dans l'Espagne de la dictature franquiste. Et María va bientôt devoir fuir en laissant son existence derrière elle.

Dans « O Corno, une histoire de femmes », son deuxième long-métrage qui sort dans les salles françaises ce mercredi 27 mars, Jaione Camborda filme son histoire en jouant sur le temps, les échos et les répétitions. Rencontre avec une réalisatrice qui sait pertinemment ce qu'elle veut.

Publicité

Qu'est-ce qui vous a donné envie de choisir ce thème pour votre film ?

Jaione Camborda C'est d'abord en tant que femme que j'ai voulu représenter cette capacité et le droit que nous avons de pouvoir donner la vie. Ou au contraire de refuser de la donner. Ensuite, en tant que cinéaste, je trouvais jusque-là que les fictions qui abordaient ce sujet manquaient de réalisme. Sans doute parce qu'elles étaient réalisées par des hommes.

A lire aussi

Que manque-t-il selon vous aux hommes pour aborder le thème de l'enfantement ou de son refus ?



L'expérience. Tant que vous n'avez pas vécu tout cela dans votre corps, je pense qu'il est difficile d'en parler. Ma grossesse a beaucoup influencé la préparation de ce film. Ce changement intime et profond dans ma chair a nourri mon écriture. Et la manière dont j'allais mettre en scène le film. Les hommes filment en général la fin de l'accouchement. Le dernier cri libérateur de la mère. Son côté « hystérique ». Je crois au contraire qu'il faut débiter la séquence bien avant cela.

Vous commencez par une scène d'accouchement qui dure près de dix minutes...

Il fallait non seulement montrer mais faire ressentir cette part animale qui fait partie de nous. Les silences qui prennent place entre deux cris. Ma comédienne avait eu un enfant un an plus tôt et se souvenait parfaitement de ses ressentis. De ses émotions. Nous nous comprenions. Cette compréhension silencieuse, c'est celle que j'ai voulu mettre en scène dans la complicité entre les deux femmes. Celle qui met au monde et celle qui l'aide. Ce silence transcendantal est une expérience partagée.

La cinéaste Jaione Camborda recevant la prestigieuse Coquille d'or au 71^e Festival international du film de Saint-Sébastien, le 30 septembre 2023. SOPA IMAGES/SIPA

Cette durée se retrouve aussi dans la scène où la jeune adolescente avorte puis dans la scène de sexe.

La durée de ces séquences s'explique par mon besoin de faire ressentir au public ce qui se passe sur l'écran. De manière quasi organique. Il faut que la mise en scène à ces moments précis agisse comme un miroir pour les spectatrices et spectateurs. Que l'émotion soit charnelle. Ces trois scènes sont construites comme un triptyque. Durée identique. Même focus de la caméra sur les visages. Les silences que l'on fait entendre. Comme les respirations saccadées. Elles possèdent une essence commune. Elles fonctionnent en écho. Je voulais que cet effet de répétition donne son rythme au film.

Pour quelles raisons avez-vous choisi de placer votre récit dans un passé récent mais que vous caractérisez peu ?

Il est clair que nous sommes dans les années 1970 sous Franco. Mais, en effet, je n'ai pas voulu être trop précise. Sinon, j'aurais installé une trop grande distance. Mon envie était de faire un film qui dialogue avec le présent. Et qui fasse écho aux débats qui sont toujours d'actualité. Ce que je raconte du droit des femmes à avorter ou pas, de disposer de leur corps y compris dans le plaisir, n'appartient à aucune époque particulière. Il est intemporel.

A lire aussi

Est-ce votre manière de replacer le film dans les débats actuels et d'affirmer sa dimension féministe ?

En tant que femme et artiste, j'ai une responsabilité. Faire un film, raconter une histoire comme celle de María, c'est comme prendre un micro pour pouvoir s'exprimer. Alors, oui, mon film est féministe. Nécessairement. Mais pas au sens moraliste. Plutôt dans un sens éthique. Je ne souhaitais pas me placer sur un plan politique. Affirmer dans un sens unique et militant. L'image est un moyen de regarder et d'inviter le public à cela. La



dimension politique du film s'inscrit dans ma démarche formelle. Dans mes choix de composition de cadre, de distance avec les corps ou encore de mouvements de caméra... car chaque détail a son importance. La position de l'auteur est là, et pas ailleurs. Ma personnalité et mon engagement sont dans ma réalisation.

Janet Novás, qui incarne María dans « O Corno, une histoire de femmes », a reçu le prix du meilleur espoir féminin à la dernière cérémonie des Goya, grand-messe annuelle du cinéma espagnol. ÉPICENTRE FILMS

Comment avez-vous écrit le personnage de María ?

De deux manières. Elle est d'abord la somme d'histoires que j'ai recueillies. Des mémoires de femmes que j'ai retravaillées dans un but fictionnel. Mais mon envie première était que María puisse se retrouver dans tous les autres rôles féminins. Que l'on puisse la reconnaître dans l'adolescente, la tenancière de bar qui la recueille ou encore la jeune prostituée qu'elle rencontre à la fin du film. María les rassemble. Elle leur ressemble et pourrait être à leur place...

Est-ce aussi pour cela que les hommes sont absents du film ?

Je ne voulais pas écrire un énième portrait d'homme toxique. En revanche, je voulais que le patriarcat, avec son oppression sourde et sa violence latente, soit omniprésent dans le film. Alors, je le fais passer par l'environnement. Le symbolisme de la nature principalement filmée de nuit, les bruits contenus dans la bande-son ou les dangers du hors-champ. Comme une menace que l'on ne voit pas mais à laquelle il est impossible d'échapper.

► O Corno, une histoire des femmes. Drame, par Jaione Camborda, avec Janet Novás, Julia Gomez, Nuria Lestegás (Espagne-Portugal-Belgique, 1h45).

Propos recueillis par Xavier Leherpeur





« Le Jeu de la reine », « Pas de vagues », « Los Delincuentes », « Kung Fu Panda 4 », « La Promesse verte »... : quels films aller voir ce mercredi ?

« Le Point » passe au crible six sorties en salle du 27 mars. Vous avez le choix entre une reine victorieuse, deux délinquants argentins, un prof victime de la rumeur, un thriller écologique et un nouveau Panda.

Par Thibault Cealic, Florence Colombani, Baudouin Eschapasse, Olivier Ubertalli, Jean-Luc Wachthausen

Publié le 27/03/2024 à 07h15

Jude Law méconnaissable dans le rôle du roi Henry VIII. © studio

L'heure est au dépaysement... Dans *Le Jeu de la reine*, le cinéaste brésilien Karim Aïnouz vous offre un voyage dans le temps dans l'Angleterre du roi Henri VIII. Avec *Los Delincuentes*, le réalisateur argentin Rodrigo Moreno vous plonge dans une vaste fresque épique au fin fond de la pampa. *La Promesse verte* vous emmène dans la forêt vierge de Bornéo, *O Corno* en Espagne et au Portugal et *Kung Fu Panda* vous transporte en Chine...

La newsletter culture

Tous les mercredis à 16h

Recevez l'actualité culturelle de la semaine à ne pas manquer ainsi que les Enquêtes, décryptages, portraits, tendances...

Merci !

Votre inscription a bien été prise en compte avec l'adresse email :

Pour découvrir toutes nos autres newsletters, rendez-vous ici : [MonCompte](#)

En vous inscrivant, vous acceptez les conditions générales d'utilisations et notre



politique de confidentialité.

Enfin, on se retrouve dans un collège de la banlieue parisienne dans Pas de vagues, film coup de poing de Teddy Lussi-Modeste sur un professeur (François Civil) accusé à tort de harcèlement par une élève.

Le Jeu de la reine ★★★★★Échec au roi

« Il était une fois un roi colérique et malade qui régnait sur un royaume corrompu », dit une voix off. C'est la princesse Elizabeth, fille d'Anne Boleyn, décapitée en mai 1536 par le roi d'Angleterre, Henri VIII, qui inspira Barbe Bleue. L'héritier des Tudor règne d'une main de fer sur son royaume. Catherine Parr, sa sixième et ultime femme, voudrait bien imposer ses idées réformatrices, notamment la lecture de la Bible en anglais – mais se heurte à la méfiance de l'Église, de la cour et même du roi.

C'est un sujet très politique dont les enjeux touchent le pouvoir de l'Église et celui du roi sur le peuple. La reine a le tort d'avoir un amant (Thomas Seymour) et de soutenir une amie d'enfance, la rebelle Anne Askew, à laquelle elle donne un collier en or. Par tous les moyens, elle tente de la protéger avant qu'elle ne soit capturée par les soldats. Elle finira sur le bûcher et annoncera l'avènement du protestantisme.

Nommée régente quand son mari part en guerre, Catherine Parr sait qu'elle est menacée de toutes parts mais tient bon face à la cour et aux pièges qui lui sont tendus. Alité, le roi n'en a plus pour longtemps et, déjà, tout le monde s'agite autour de lui, l'évêque en tête... Sur fond de conspirations et de chasse aux hérétiques, le réalisateur brésilien Karim Aïnouz signe un beau film d'époque sur la déchéance d'un roi et la victoire d'une souveraine jouée avec élégance et fermeté par Alicia Vikander. Barbu, ogresque, tour à tour séducteur et terrifiant de cruauté, Jude Law est méconnaissable dans la peau du tyran rongé par la gangrène. Une réussite.

Los Delincuentes ★★★★★Ode à la liberté

Si le cinéaste argentin Rodrigo Moreno a bien un talent, c'est celui de promener sa caméra et ses personnages en dehors des sentiers battus. De s'autoriser toutes les digressions possibles aussi. Comme ses compatriotes, les réalisateurs Mariano Llinas et Agustín Mendilaharsu (La Flor), Laura Citarella (Trenque Lauquen), Alejo Moguillansky (Por El Dinero), du collectif de production Pampero Cine. De quoi parle son quatrième long-métrage, Los Delincuentes (Les Délinquants) ? En apparence, d'un employé de banque, Morán (superbe Daniel Elias), qui décide de voler l'établissement où il travaille, plutôt que d'attendre la retraite. Morán a mûrement pensé son plan : dérober l'équivalent de 25 ans de salaire pour deux personnes et confier l'argent à son collègue Román (très drôle et bon Esteban Bigliardi, bien connu des amoureux du théâtre argentin). Morán se prépare sereinement à purger sa peine de trois ans de prison, car il sait qu'il sortira vite avec un pécule pour faire ce qui lui chante.

Petit à petit, nos deux délinquants découvrent ce qu'est la liberté. Celle qui permet de faire exactement ce que l'on veut, où l'on veut. En quittant Buenos Aires pour aller cacher le butin derrière un rocher d'une province reculée de Córdoba, Román multiplie les rencontres et tombe même amoureux. La tragi-comédie mute en conte métaphysique. La caméra de Rodrigo Moreno prend le temps. Le temps de suivre



chacun des deux antihéros. De s'autoriser des split screens ou écrans divisés. De créer un personnage féminin encore plus libre que les deux protagonistes. Le temps s'étire. Et ce film d'une durée de 3 h 10 nous transporte dans un ailleurs indéfini. « Nous avons tous un travail, nous rêvons tous d'une vie meilleure et, à un certain point de nos vies, même si nous aimons notre travail ou notre métier, nous souhaitons cesser de travailler et être des gens libres, libérés du joug du travail. Ce film traite de ce rêve impossible », explique le réalisateur. Rodrigo Moreno filme avec poésie ses personnages et saupoudre Los Delincuentes d'un zeste de Nouvelle Vague très rafraîchissant.

Pas de vagues ★★★★★Seul contre tous

Une semaine après la sortie en salle du rafraîchissant Bis Repetita en compagnie de Louise Bourgoïn et de Xavier Lacaille, on passe de la comédie au drame avec Pas de vagues, troisième film de Teddy Lussi-Modeste. Ce cinéaste et professeur de collège s'est inspiré d'une épreuve qu'il a vécue lui-même il y a quelques années. Pour avoir la bonne distance, il a coécrit le scénario avec l'écrivaine et cinéaste Audrey Diwan (scénariste de Bac Nord et Lion d'or 2021 à Venise pour L'Événement).

De la réalité à la fiction, voici Julien, un jeune professeur de lettres (François Civil), accusé à tort de harcèlement par une de ses élèves, Leslie (Toscane Duquesne). Que s'est-il donc passé pour imaginer une seconde qu'il y a une quelconque ambiguïté dans le comportement de cet enseignant qui analyse devant ses élèves Mignonne, allons voir si la rose de Ronsard ? A-t-il eu tort de s'adresser directement à elle en expliquant les codes de la séduction ? De là à penser qu'il la drague...

D'un seul coup, la rumeur enfle et se répand dans les couloirs. Julien, confronté au frère aîné de Leslie qui le menace, cherche le soutien de ses collègues qui sont partagés. Les parents d'élèves s'en mêlent. Le proviseur (Francis Leplay) tente d'apaiser les choses. Son mot d'ordre : « pas de vagues ». Mais tout dégénère. On murmure que Julien est homosexuel et vit avec un certain Walid. La vidéo d'une soirée circule. Pourquoi a-t-il invité ses élèves au kebab du coin ? Autant dire qu'il se retrouve vite seul, enfermé dans une situation totalement irrationnelle, folle.

L'occasion pour Teddy Lussi-Modeste de montrer le désarroi d'un simple professeur dont l'idéalisme se cogne aux maux de la société. En déroulant sous nos yeux l'engrenage monstrueux de la rumeur, il accentue ici la tension de son film porté de bout en bout par le jeu ouvert, puissant de François Civil, capable de faire passer toutes les émotions de son personnage en proie à un cauchemar éveillé.

La Promesse verte ★★★★★Thriller écolo

Étudiant en anthropologie, Martin Landreau (convaincant Félix Moati) se fait engager par une ONG œuvrant à la vaccination des enfants sur l'île de Bornéo pour pouvoir se documenter sur le peuple dayak auquel il consacre son mémoire de recherche. Cette expérience est pour lui l'occasion de découvrir l'une des dernières forêts primaires de la planète où vit une attachante communauté de chasseurs-cueilleurs.

Celle-ci voit son existence bouleversée le jour où une entreprise agroforestière rachète des milliers d'hectares de jungle dans le but d'y développer une plantation de palmiers.



L'exploitation de l'huile de palme ne menace pas seulement les orangs-outans. Elle met aussi en danger cette ethnïe. Martin en prend conscience au contact de la belle Nila Jawad (Julie Cheng), qui tente par tous les moyens de contrer les visées du groupe industriel responsable de ce désastre écologique.

Parce qu'il a été présent au mauvais endroit au mauvais moment et a assisté aux exactions commises par une milice privée, recrutée par cette multinationale, Martin se retrouve embarqué malgré lui dans une sombre histoire. Débute alors pour lui une véritable descente aux enfers. Incarcéré à Djakarta pour un délit qu'il n'a pas commis, le garçon est vite dépassé par les événements. Sa mère, Carole (épatante Alexandra Lamy), débarque des Sables-d'Olonne, où elle est enseignante, pour le tirer de ce mauvais pas. Mais parviendra-t-elle à extraire son fils de la sale passe dans laquelle il se trouve ?

Décrivant à la fois les coulisses peu reluisantes de la diplomatie et le drame environnemental que constitue le développement des biocarburants à base d'huiles végétales, le deuxième film d'Édouard Bergeon (repéré pour Au Nom de la terre en 2019 avec Guillaume Canet) ne dissimule pas son intention militante. Sa description des mécanismes à l'œuvre en matière de déforestation n'en demeure pas moins juste. Et, malgré une voix off un peu trop présente, cet efficace thriller écolo offre aux spectateurs un somptueux voyage au cœur de la forêt vierge.

O Corno ★★★ Le passé au féminin

Espagne, 1971. Alors que le franquisme maintient le pays sous un joug impitoyable, une jeune femme de la campagne galicienne, Maria (Janet Novás), aide les femmes à accoucher ou à avorter. Plus que d'un travail, il s'agit pour elle d'une mission humaniste, mais qui devient bientôt si périlleuse qu'elle doit fuir le pays. Son trajet pour le Portugal ne sera pas sans encombre...

« O Corno désigne l'ergot du seigle, un champignon vénéneux et parasite qui pousse sur le blé, explique la réalisatrice Jaione Camborda, et qui a beaucoup été utilisé en Galice pour fabriquer des médicaments. Il a été utilisé pour accélérer les contractions dans un accouchement, mais aussi dans la clandestinité pour faire des avortements. Cette mise en valeur du titre me permettait ainsi de rappeler le parallélisme entre accouchement et avortement. » On le voit, ce film espagnol s'inscrit dans le contexte de notre époque et le désir de revisiter le passé du point de vue des femmes. Parfois un peu trop didactique, O Corno remplit largement sa mission en incarnant ses personnages avec force et en faisant revivre par mille détails toute une époque de l'histoire espagnole.

Kung Fu Panda ★★★ Trop, c'est trop

Po, le guerrier panda aussi gourmand qu'attachant, revient après huit ans d'absence. Le voici promu chef spirituel de la Vallée de la Paix. Mais avant de raccrocher les armes, il décide de se lancer dans une dernière aventure, la traque de la Caméléone, une sorcière capable de prendre l'apparence de n'importe qui. La principale nouveauté de ce Kung Fu Panda 4 réside dans sa distribution, qui fait presque intégralement « Po neuve ». L'indémodable Jack Black prête de nouveau sa voix au panda, mais ses



acolytes de toujours (jadis interprétés par Angelina Jolie, Jackie Chan, Seth Rogen et Lucy Liu) ne sont cette fois-ci pas de la partie. D'ailleurs, Po peut désormais compter, un peu malgré lui, sur une toute nouvelle partenaire, Zhen, une renarde malicieuse.

Ce duo, en apparence dysfonctionnel, fonctionne bien mais il est desservi par un script paresseux qui multiplie les fausses surprises et déroule, entre deux scènes d'action, des lignes de dialogues peu inspirées sur l'amitié, le changement et le temps qui passe. Reste un humour qui fera mouche auprès des plus jeunes pendant que les adultes s'endormiront.

LES ÉTOILES DU POINT

☆☆☆☆☆ : courage, fuyons

★ : on ronfle

★★ : on bâille

★★★ : on apprécie

★★★★ : on applaudit

★★★★★ : on porte aux nues



O Corno Une histoire de femmes (O Corno) de Jaione Camborda

Espagne franquiste. María fuit le pays, après avoir tenté d'aider une adolescente à avorter. La solitude, la douleur, l'héroïsme, et enfin la sororité : d'une sensibilité et d'une chaleur ardentes, le deuxième film de Jaione Camborda célèbre les femmes et leurs corps.

DRAME HISTORIQUE
Adultes / Adolescents



★★★ C'est par une longue scène d'accouchement que débute le deuxième long-métrage de la réalisatrice basque Jaione Camborda. A priori anodine, la séquence dévoile déjà une évidence : celle d'un cinéma qui croit à l'expressivité des corps. Elle est filmée tel un ballet féminin, où s'entrechoquent la douleur et la quiétude, la crispation et le relâchement, le silence et le souffle. La danseuse Janet Novás, qui tient ici le rôle principal, achève d'insuffler une sensorialité et une délicatesse aux images. Plus imprévisible, la suite du programme n'en demeure pas moins porté par une intensité palpable. Qu'il lorgne vers le naturalisme ou qu'il plonge dans le romanesque, le long métrage fait preuve de maîtrise et de consistance, tant dans sa mise en scène que dans son récit. Tout en esquissant sa toile de fond politique et tout en soignant sa reconstitution historique, il célèbre des protagonistes, qui, en quête d'entraide et d'émancipation, n'hésitent pas à mettre leur vie en péril. Et c'est là toute l'affaire - et la réussite - du projet : raconter la condition féminine, dans le monde rural et sous le joug franquiste. La solitude, le désir, ou encore l'héroïsme : tout est une affaire de clandestinité dans *O Corno*. Mais l'usage des couleurs et la présence physique de Janet Novás brisent peu à peu cette oppression. Et ce, pour mieux raviver la chaleur humaine qui unit les personnages, allant de la jeune Luisa, désirant avorter en secret, jusqu'à la prostituée Anabela, qui accepte d'héberger María sans la soumettre à un interrogatoire. Par un habile jeu de miroir, Jaione Camborda donne à voir que la fracture générationnelle, ou encore le statut social, ne constituent en rien des distances infranchissables pour la sororité. **_S.H.**

◆ GÉNÉRIQUE

Avec : Janet Novás (María), Siobhan Fernandes (Anabela), Carla Rivas (Luisa), Daniela Hernán Marchán (Ángela), María Lado (Teresa), Julia Gómez (Carmen), José Navarro (Marcos), Nuria Lestegás (Mabel), Darío Fernández Raposo (Manuel), Flako Estévez (José), Filomena Grande (Belén), Pamela Vidal (Isa), Belén Merino (Rosa), Diego Anido (Juan), Álvaro Cardalda (l'accordéoniste), Martiño Carou (Rubén), Mario Rivas (Lino), Alberte Carou (Julio), Andrea Peitado (Beatriz), Antón Coucheiro (l'entraîneur), Pablo Morón (le chanteur), Teo Piñeiro (Miguel), Felipe Pariente (le client), Tere Briones (Elvira), João Pamplona et Nuno Sá (les paysans portugais), Juana Prado (Carmina), Nuno Preto (le passeur), Rosario Costa et Felipe González (les paysans).

Scénario : Jaione Camborda **Images** : Rui Poças **Montage** : Cristobal Fernández **1^{er} assistant réal.** : Ana Hernando **Scripte** : Anna Peris Lluç **Musique** : Camilo Sanabria **Son** : Sergio Silva et David Machado **Costumes** : Uxia P. Vaello **Effets visuels** : Jan Daghelinx **Dir. artistique** : Melania Freire **Maquillage** : Barbara Broucke **Production** : Esnatu Zinema, Miramemira, Elastica Films, Bando à Parte et Bulletproof Cupid **Producteurs** : Jaione Camborda, Andrea Vázquez et María Zamora **Producteur exécutif** : Wim Goossens **Coproducteurs** : Rodrigo Areias et Katleen Goossens **Distributeur** : Épicentre Films.

105 minutes. Espagne - Portugal - Belgique, 2023
Sortie France : 27 mars 2024

◆ RÉSUMÉ

L'île d'Arousa, 1971. Carmen accouche avec l'aide de sa fille aînée Luisa et de la sage-femme du village, María. Un autre jour, sur la plage, Louisa s'entraîne à la course. Après son entraînement, Luisa retrouve son petit copain. María rend visite à Carmen et à son bébé. Un jour, Luisa demande à María de l'aider à avorter. Alors qu'une fête du village a lieu sur la plage, María aide Louisa à avorter. María raconte à l'adolescente qu'elle a également avorté à son âge. María rejoint la soirée. Elle y rencontre un homme avec qui elle fait l'amour dans les champs.

SUITE... Le lendemain, Teresa frappe à la porte de María : Luisa est morte. La cause de son décès est son avortement clandestin. Sur les conseils de Teresa, María quitte l'Espagne franquiste pour rejoindre la taverne de Mabel, la cousine de Teresa, située à la frontière portugaise. Mabel héberge clandestinement María. Mabel et son mari aident des contrebandiers à traverser la frontière par la rivière. Une nuit, ils aident à leur tour María et une prostituée. L'embarcation étant repérée par les soldats, María et l'autre femme poursuivent la traversée à la nage. L'autre femme, Anabela, héberge María le temps d'une nuit. Le lendemain, María trouve du travail dans les champs alentours. Mais alors qu'elle travaille, elle est prise de nausées. Anabela lui offre son toit ; en retour, María s'occupe de son enfant pendant qu'elle part travailler le soir. Quelque temps plus tard, María accouche avec l'aide d'Anabela.

Visa d'exploitation : en cours. Format : 1,85 - Couleur - Son : Dolby SRD.

© les Fiches du Cinéma 2024



O CORNO de Jaione Camborda

Un hommage rugueux et sensible
à la solidarité féminine sous
le franquisme des années 1970.

Lorsqu'elle tombe enceinte accidentellement, une jeune femme demande de l'aide à Maria, qui pratique l'avortement dans l'Espagne des années 1970. "Si tu ne m'aides pas, je le ferai seule" : ainsi s'exprime la douleur de cette femme, contrainte à une lutte pour la survie dans un régime dictatorial. Prenant pour cadre les dernières années du franquisme, *O Corno* est une exploration vibrante de ce que vivent les femmes dans une société autoritaire et liberticide. À la manière d'une contre-histoire centrée sur les hors-la-loi, la cinéaste Jaione Camborda rend compte de cette campagne galicienne appauvrie, peuplée de survivant-es qui tentent de tisser un réseau secret de solidarité et de sororité face à la violence répressive des institutions. Particulièrement rugueux lorsqu'il s'attache à retranscrire l'expérience de la douleur éprouvée par les corps féminins – sans pour autant en intensifier inutilement la souffrance –, le film trouve sa douceur et sa délicatesse dans le portrait tout en chaleur des personnes aidantes. Au cœur de mouvements de caméra aussi soignés que silencieux, la très belle photo en clair-obscur de Rui Poças (chef opérateur de João Pedro Rodrigues, Miguel Gomes et Lucrecia Martel) opère la bascule d'un portrait de groupe féminin vers des fragments de poésie pure, grâce à la sensibilité des métaphores visuelles et à la sensorialité des textures représentées (le sable mouillé, la terre des champs ou encore l'eau d'une rivière). Plus que l'époque franquiste, c'est le monde actuel que regarde Camborda. Avec une lucidité sèche, ses images interrogent l'état de nos sociétés contemporaines où les droits à l'IVG de grossesse sont remis en cause par les gouvernements et les partis réactionnaires du monde entier.

♥ Ludovic Béot

O Corno – Une histoire de femmes de Jaione Camborda, avec Janet Novás, Julia Gómez, Nuria Lestegás (Esp., Por., Bel., 2023, 1 h 45). En salle le 27 mars.

MENSUELS



27 MARS | ★★

O CORNO, UNE HISTOIRE DE FEMMES



Dans l'intimité d'une chambre, une femme en aide une autre à avorter. Cette scène d'ouverture constitue le point névralgique de ce drame choc, qui raconte le destin d'une infirmière reconvertie dans l'avortement clandestin en période franquiste. Si le sujet est important, le film trimbale son héroïne d'un lieu à l'autre sans savoir où aller. De l'avortement à la prostitution, de l'exil à la libération sexuelle, on peine à cerner les intentions de la réalisatrice dans ce trop-plein de canevas. ♦

YOHAN HADDAD

O corno • Pays Espagne... • De Jaione Camborda
• Avec Janet Novás, Julia Gomez... • Durée 1 h 45

du pays. Puis les premiers pas difficiles de l'indépendance. Soit les racines d'une désillusion collective, incarnée par un personnage insaisissable.

Car l'anti-héros du film, Nome, qui signifie en créole « homonyme », porte le nom de tous les autres. C'est cela la principale leçon de cinéma de Sana Na N'Hada : comment raconter une histoire et l'histoire de son pays en montrant tous les points de vue, en se coulant dans toutes les vies. Tout en maintenant ferme le cap de son propre regard, cette forme lumineuse d'humanité à filmer. ■

Antoine de Baecque

À VOIR

Nome,

Sana Na N'Hada, en salle.

POUR NOS ABONNÉS

MARDI 2 AVRIL
20 H 30



L'épée de bois
Cinéma Art et Essai

Paris

NOME SANA NA N'HADA

Projection suivie d'une rencontre avec **Sana Na N'Hada**, réalisateur, et **Antoine de Baecque**, historien et critique de cinéma

30 places sont réservées aux abonnés de *L'Histoire*

**Inscription :
privilege-abonnes
@histoire.presse.fr**

**Cinéma L'Épée de Bois,
100, rue Mouffetard,
75005 Paris
www.cine-epedebois.fr**

Une affaire de femmes

*Accouchement et avortement
dans l'Espagne franquiste.*

Au début des années 1970, en Espagne, Maria assiste les femmes qui accouchent et, plus occasionnellement et clandestinement, celles qui ne veulent pas avoir d'enfant. Au même moment, en France, les militantes du Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception (MLAC) pratiquent des avortements sécurisés, encadrés par des médecins, et encouragent les accouchements sans douleur. Jusqu'à ce que, en janvier 1975, la loi Veil légalise l'avortement. Mais dans l'Espagne rurale et encore franquiste, la pression exercée par l'Église et le patriarcat n'est pas la même. Dans cette atmosphère moralisatrice et oppressive, Maria, la « faiseuse d'anges » après un avortement qui tourne mal, entraînant la mort d'une jeune femme, doit fuir la campagne galicienne pour le Portugal voisin.

Nature et sororité

Le titre du film, *O Corno*, désigne l'« ergot du seigle », ce champignon vénéneux qui pousse sur le blé et qui a été utilisé, réduit en poudre, pour accélérer les contractions dans les accouchements, mais aussi pour provoquer les avortements. Maria connaît les plantes, traversant les champs de blé comme un espace de savoirs devenu pour elle une pharmacie. La nature du vivant est ici mise en scène et filmée comme le cycle même de la vie des femmes.

Le film s'ouvre et se ferme par un accouchement, son cœur est un avortement : les gestes, les douleurs, le médicament lui-même, sont identiques. Autour de ces pratiques, rien que des femmes. La sororité guide le film de Jaione Camborda. Elle se traduit par un ensemble de gestes communs, par les rythmes patagés, dans le contact avec les autres ou dans l'accord avec la nature. Cette solidarité qui fait qu'un

corps de femme appartient d'abord aux autres femmes, qui le connaissent, le protègent, l'entourent, et que chacune en fait, *in fine*, ce qu'elle veut en faire. ■

Antoine de Baecque.

À VOIR

O Corno. Une histoire de femmes

Jaione Camborda, en salle.

POUR NOS ABONNÉS

MARDI 9 AVRIL
20 HEURES

EPICENTRE
films



Paris



O CORNO JAIONE CAMBORDA

Projection suivie d'une rencontre avec **Sophie Baby**, historienne, et **Antoine de Baecque**, historien et critique de cinéma

30 places sont offertes aux abonnés de *L'Histoire*

**Inscription :
privilege-abonnes
@histoire.presse.fr**

**Espace Saint-Michel,
7, place Saint-Michel,
75005 Paris
www.espacesaintmichel.com**

Jaione Camborda

O corno, une histoire de femmes



Basque de naissance, Galicienne d'adoption, de père péruvien et de mère catalane, Jaione Camborda incarne la diversité culturelle de l'Espagne d'aujourd'hui. En octobre dernier, elle a remporté le Coquille d'or du Festival de cinéma de San Sebastián avec son second film, *O corno, une histoire de femmes*, devenant la première réalisatrice basque à recevoir ce prix, qui plus est avec un film tourné en galicien et en Galice. Cette région, elle y avait élu domicile il y a quatorze ans, et c'est là qu'elle s'est lancée dans la réalisation de son premier film, *Arima* (2019), œuvre spectrale et minérale, peuplée de personnages féminins de tous âges en proie au désir, aux angoisses, aux fantasmes. Les femmes sont à nouveau au cœur de ce nouvel opus. Mais pour traiter de leur liberté à enfanter ou à avorter sous le franquisme, Camborda enracine sa mise en scène dans la terre, l'enfonce dans la chair, et lui insuffle une certaine animalité. Une vision qui habitait déjà son deuxième court métrage, *Rapa das bestas* (2017), film documentaire et expérimental où l'homme exerce sa domination sur les chevaux sauvages dans une tradition qui a inspiré à Rodrigo Sorogoyen l'ouverture d'*As bestas* (2022).

Sortie le 27 mars 2024

Espagne/Portugal/Belgique (2023) 1 h 45. Réal., scén. : Jaione Camborda. Dir. photo. : Rui Pocos. Cost. : Uxia Vaello. Son : Sergio Silva. Mont. : Cristobal Fernández. Mont. son : David Machado. Mus. : Camilo Sanabria. Prod. : Jaione Camborda, Andrea Vázquez, María Zamora. Cies de prod. : Esnatu Zinema, Miramemira, Elastica Films, Bando à Parte, Bulletproof Cupid. Dist. fr. : Epicentre films. Int. : Janet Novás (María), Siobhan Fernandes (Anabela), Carla Rivas (Luisa), Daniela Hernán Marchán (Angela), María Lado (Teresa) Julia Gómez (Carmen), José Navarro (Marcos). Voir aussi n° 754, p. 98, dossier Singularités du cinéma espagnol



Je vous salue María

Yannick Lemarié

AUX YEUX DE BEAUCOUP, la fin des années 1960 est une période de libération, un moment particulier où l'ancien monde corseté subit les premières secousses avant sa disparition programmée. 1968 est passée par là et la crise de 1973 n'est pas encore advenue...

Pourtant, dans l'Espagne franquiste de 1971 portée par l'Opus Dei et l'Asociación Católica Nacional de Propagandistas, la situation semble figée. En effet, en dépit d'un assouplissement relatif de la politique répressive allié à une ouverture de l'économie, la société reste soumise au contrôle des corps et des âmes. Pour preuve, la présence de militaires aux frontières, notamment sur les ponts que les fuyards empruntent pour se réfugier dans les pays voisins. Il n'est donc pas étonnant que les citoyens mènent une double vie. De jour, ils vaquent à leurs occupations et respectent les commandements de l'Église. De nuit, ils s'adonnent au trafic et s'amuse d'un jouet, celui d'un moine au phallus turgescent.

Plus que partout ailleurs dans la péninsule, l'île galicienne d'Arousa échappe aux changements: son quotidien continue à être rythmé par les travaux de la mer, tandis que la cellule familiale s'en remet, comme toujours, à l'autorité paternelle. Si les filles ont désormais le droit de pratiquer la course à pied sur la plage tout en s'autorisant une cigarette en cachette, elles sont maintenues sous le joug des pères qui s'enquièrent, par exemple, de l'origine d'un suçon dans le cou, avant de leur intimer l'ordre de cacher «ça».

Pour traduire cet obscurantisme à l'écran, la réalisatrice ne craint pas de boucher l'horizon de lourds nuages gris et de privilégier les scènes nocturnes. Il faut dire qu'en s'attardant prioritairement sur la situation des femmes, elle sait qu'elle pénètre dans un *arrière-monde*. Celui, secret, des accouchements, des rêves d'émancipation et des amours libres; celui, plus secret encore, des faiseuses d'anges, des remèdes de bonne femme, tel l'ergot de seigle – le *cornio* du titre – au fort pouvoir abortif. À cet égard, María, la récolteuse de coquillages célibataire, attire l'attention. Non seulement elle accompagne les parturientes au moment de la délivrance, mais elle accepte également d'*aider* celles qui refusent de garder l'enfant. Parce qu'elle connaît son pouvoir, elle sait les dangers qu'elle encourt. D'ailleurs, dès qu'elle apprend le décès tragique de Luisa après l'avortement qu'elle a pratiqué sur elle, elle décide de fuir sa maison pour s'exiler au Portugal. Elle le fait, avec la certitude de pouvoir

Le monde secret, des accouchements, des rêves d'émancipation et des amours libres (Julia Gomez, Janet Novás) © Amador Lorenzo



compter sur la solidarité féminine et le regard bienveillant de la caméra.

Car, à quelque moment que ce soit de sa réalisation, *O corno, une histoire de femmes* choisit résolument son camp, sans craindre de recourir à la métaphore explicite. Le numéro de magie, lors des feux de la Saint-Jean, donne ainsi à un magicien l'occasion de couper une spectatrice en deux. Ailleurs, une jeune muette guide María jusqu'à un cabaret. Dans chacun des cas, la représentation – spectacle ou personnage – renvoie à une situation sociale dégradée : une souffrance conçue à la fois comme un don de soi et un objet de plaisir ; un mutisme donné comme une prudence nécessaire. Même le baiser que Luisa reçoit de son jeune amant goutte comme du sang...

Ceci dit, Jaione Camborda s'emploie à ramener María et ses compagnes au premier plan. Elle le fait de deux façons : d'abord en pliant le flux des images au rythme des corps féminins. L'accouchement en est presque programmatique. En effet, alors que d'ordinaire, cet épisode est expédié en quelques plans ou relégué dans un hors-champ précautionneux, la réalisatrice décide d'en suivre chaque moment, sans rien cacher de la souffrance qui l'accompagne ou des douleurs qui font gonfler le ventre et les veines. Il en est de même de l'avortement – contrepoint d'une réalité organique – auquel nous assistons depuis l'absorption du breuvage jusqu'aux taches rouges sur le drap. Certes, la cinéaste ne montre pas les sexes, mais ce refus d'un voyeurisme inutilement racoleur expose le spectateur à une réalité d'autant plus sensible qu'elle est partagée. L'autre façon de

ramener les femmes au premier plan, c'est de déplacer le point de vue. Ainsi, dans la séquence de la rencontre entre María et le magicien, c'est cette dernière qui est au cœur du dispositif. Du début jusqu'à la fin, c'est elle qui garde la maîtrise de ce qui lui arrive, jusqu'à paraître donner le sein à son amant-enfant. Nous assistons au même renversement quand le client demande à Anabela, la prostituée, de goûter le lait qui suinte de son téton. Plus généralement, ce sont les femmes qui donnent son mouvement au récit alors que les hommes (le père, le patron, le client) se tiennent le plus souvent assis ou dans l'incapacité de bouger au-delà de quelques pas.

L'acte proprement révolutionnaire est sans doute là, quand l'*arrière-monde* sort de son retrait et que la chair féminine, anonyme voire impersonnelle, trouve son incarnation. C'est la raison pour laquelle la caméra s'attarde sur les mains des différentes protagonistes, sur des yeux et des lèvres maquillés, sur la peau distendue de la future mère. Peu importe l'imperfection des corps puisqu'il s'agit non seulement de les dévoiler tels qu'ils sont, mais surtout d'en louer l'extraordinaire vitalité. Dès lors, on ne peut s'empêcher de noter le prénom de María et, à travers lui, de comprendre que l'Immaculée conception est une simple créature au ventre couturé pétri d'humanité. Il n'y a plus ni faute ni péché, enfin ! Et si le sacré perdure, il est dorénavant profane. Anabela l'a bien compris quand, devant le mutisme de María, elle propose de la baptiser Catarina, « la pure » ... Je vous salue María ! ■

La représentation renvoie à une situation sociale dégradée
(Diego Anido, Andrea Peitado) © Amador Lorenzo

« Éclairer l'ombre, écouter le silence »*

Entretien avec
Jaione Camborda par
Dominique Martinez
et Floreal Peleato



Jaione Camborda à Saint-Jacques-de-Compostelle, en 2022 © Pablo Berreiro

* *Propos recueillis par visioconférence le 24 février 2024, et traduits de l'espagnol.*

Dominique Martinez et Floreal Peleato: **D'où vient votre désir de faire du cinéma et quelle a été votre formation ?**

Jaione Camborda: Au départ, je voulais être médecin. J'ai d'ailleurs travaillé comme ambulancière au Pays basque entre mes 16 et 18 ans. J'ai pris des cours intensifs et même passé des examens, mais j'ai eu une adolescence tourmentée. Je me suis sentie assez perdue, et le hasard m'a menée à des études de communication audiovisuelle à Madrid au cours desquelles je suis tombée amoureuse de la photographie. J'étais fascinée par la salle obscure où l'on révèle les clichés. En deuxième année, j'ai commencé à m'intéresser à l'image en mouvement puis à la vidéo artistique. J'ai rencontré des personnes qui faisaient des courts métrages et j'ai rejoint leur groupe. Ensuite, j'ai eu l'opportunité d'aller prolonger mes études à l'école supérieure de cinéma de Prague, la Famu. Cela a duré un an, et j'ai été conquise par le cinéma d'avant-garde et les films expérimentaux. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à profondément aimer le cinéma. J'ai donc continué à me former, plus dans le domaine de la direction artistique – je collaborais à des projets dans cette fonction et pensais avoir trouvé ma voie. J'ai ensuite fait un master de direction artistique à l'École supérieure de télévision et de cinéma de Munich (HFF/Hochschule für Fernsehen und Film). Mon travail de fin d'études consistait en la scénographie d'un film et, comme je ne trouvais pas de projet qui m'enthousiasmait, j'ai commencé à développer un projet d'une quarantaine de pages qui est devenu mon premier long métrage, *Arima*. C'est le moment où je suis arrivée en Galice. J'ai sollicité et obtenu une aide à l'écriture du scénario et j'ai entamé le long processus de réalisation qui allait durer seize ans. En chemin, j'ai fondé ma société de production, j'ai peu à peu développé le scénario en même temps que je travaillais à la direction artistique d'un autre film et après la rencontre d'un autre réalisateur, je me suis engagée de manière professionnelle dans l'écriture de scénario.

Comment situez-vous votre court métrage, *Rapa das bestas* (2017) ?

Dans ce contexte où j'essaie de consolider la production d'*Arima*, où je collabore à

l'écriture de scénarios d'autres réalisateurs, où je continue à faire de la direction artistique, notamment pour Lois Patiño. Et ces brèves pièces expérimentales nourrissent mon travail de fiction. C'est à cette période que je commence à explorer la relation entre l'homme et l'animal.

Puisque vous avez étudié à la Famu, ressentez-vous une influence de films slaves découverts alors ?

Oui, je sens des affinités avec des films des pays de l'Est. Leur conception du poids, de la transcendance, leur relation avec le paysage et la terre vibrent en moi et imprègnent mon travail. Je dirai aussi que la Galice et le Pays basque gardent ce lien avec le mystère.

La première séquence de *O corno, une histoire de femmes* est-elle une référence à *Vie* (1992) d'Artavazd Pelechian ?

Oui, sans aucun doute le temps suspendu, l'attente, la transcendance de ce court métrage que j'ai eu la chance de voir sur grand écran m'a influencée. Pelechian me fascine. Des *Saisons* [1975], c'est plutôt l'aspect animal que je retiens. Certains aspects de la filmographie de Pelechian ont envahi mon travail, en particulier mes ouvrages brefs et expérimentaux. Surtout son tempo et sa respiration, qui font « bouger » le spectateur en établissant avec lui une relation physique.

Quels cinéastes vous ont marquée ?

Maya Deren a été déterminante, évidemment Jonas Mekas. Parmi les films plus proches, *Arrebato* [Iván Zulueta, 1980]. Dans ce film, il y a une fascination pour un *alter ego*, pour le personnage miroir. Bien sûr, la poétique de Víctor Erice, pendant mon parcours étudiant, a guidé mes pas vers *Arima*. Tarkovski aussi, en particulier *Nostalghia* [1983] dans lequel il y a une réflexion sur la maternité.

Parlez-nous de vous...

Je suis tout à la fois basque, née à San Sebastián – de père péruvien et de mère catalane – et galicienne depuis quatorze



ans, puisque je vis à Saint-Jacques-de-Compostelle. Je suis le fruit d'un mélange, qui a induit une crise d'identité durant mon adolescence, et que j'assume maintenant comme une richesse. En Galice, au Pays basque ou en Catalogne, on réfléchit beaucoup à la question de l'identité. Nul doute que cette richesse multiculturelle est devenue un moteur créatif pour moi. Je suis arrivée en Galice pour des raisons sentimentales et je suis ensuite tombée sous le charme des lieux. Aujourd'hui, j'y élève mes enfants et je m'y sens chez moi. Je parle galicien au quotidien, et d'ailleurs, pour l'instant la langue parlée dans mes deux longs métrages, *Arima* et *O corno, une histoire de femmes*, est le galicien.

Vos prochains films pourraient-ils être tournés dans une autre langue ?

Je ne sais pas. J'ai besoin d'être libre, de me laisser guider par mon besoin de cinéma et d'exploration. Mes différentes appartenances identitaires pourraient me mener à réaliser des films dans d'autres langues et sous d'autres latitudes.

Était-ce une évidence de produire vos films ?

Pour mon premier film, *Arima*, il le fallait bien. J'ai compris que si je ne l'auto-produisais pas, je ne le ferais pas. Je me suis donc lancée, de façon un peu kamikaze, dans la création d'une société de production. J'ai assumé des risques que je ne maîtrisais pas. Ce fut un véritable apprentissage mais aussi un voyage très solitaire. Après cette première expérience, j'ai cherché à multiplier les alliés et les soutiens. *O corno, une histoire de femmes* est

un film qui a bénéficié de beaucoup plus de soutien.

À quel moment la productrice María Zamora est-elle entrée dans le projet ?

Ma compagnie de production a commencé par porter le film, puis j'ai invité Andrea Vázquez, de Miramemira, la compagnie qui avait produit *Viendra le feu* [*O que arde*, d'Oliver Laxe, 2019], à nous rejoindre afin d'être plus convaincants au moment de prétendre à des subventions publiques ; c'est là que la participation de María nous a semblé naturelle et décisive. Quand je lui ai montré le scénario, à San Sebastián, ça l'a tout de suite intéressée, et elle a apporté au film la dimension internationale que l'on cherchait.

Rui Poças, le directeur de la photographie portugais, apporte aussi une dimension internationale. Était-ce votre choix ?

Il était naturel que l'on développe une coproduction avec le Portugal, puisque le film s'y déroule aussi. Mais, oui, je voulais une équipe internationale, avec des Espagnols, des Portugais, des Belges, et j'ai donc commencé à chercher des directeurs photo là-bas. Rui, dont le travail me plaisait beaucoup, fait partie des grands. Le projet l'a très vite intéressé, et il nous a rejoints. Cela a été une grande chance. Il a été un allié extraordinaire et un professionnel engagé, généreux, doté d'une grande qualité d'écoute. Pour mieux choisir ensemble le traitement de la couleur, nous sommes partis deux semaines à Anvers. Au musée royal des Beaux-Arts d'Anvers, nous avons été captivés par les tableaux de Rubens, par *La Vierge à*

La dimension mammifère nous a accompagnés (Janet Novás)



l'Enfant entourée d'anges du peintre Jean Fouquet, et par *Cimon et Péro* du sculpteur Jérôme Duquesnoy le Jeune.

Le parti pris photographique du film repose sur un double regard anthropologique et pictural, spécialement dans les scènes de nuit aux noirs profonds, comment avez-vous travaillé ?

La nuit est quelque chose de très conceptuel et de très présent dans ce film imprégné d'Eros et Thanatos. Rui et moi avons beaucoup travaillé, en amont, pour définir l'atmosphère de chaque scène. La nuit a aussi été un défi artistique, car il y a beaucoup de séquences nocturnes en pleine nature, dans lesquelles il n'y avait pas de lumière diégétique permettant de restituer fidèlement l'ambiance des lieux. Il fallait donc mettre en place une convention qui respecte la vraisemblance et le récit. La sortie de l'ombre et l'arrivée dans la lumière étaient déjà des éléments essentiels dans *Arima*. Filmer la nuit est complexe et épuisant, et je m'étais juré de ne plus m'y risquer. Mais dans ce second film, la nuit est consubstantielle au silence, au mystère, à la clandestinité, à l'exercice – secret – de la liberté, à l'intimité. Dans ces jeux d'ombre et de lumière, l'idée maîtresse qui nous guidait, Rui et moi, était celle « d'éclairer l'ombre », à savoir le hors-champ avec tout ce qu'il charrie d'incompréhension, de latent, de sous-jacent. Mais il s'agissait aussi de célébrer la vie, cette capacité des femmes à donner la vie. On recherchait un équilibre, sans pour autant édulcorer les scènes. Plutôt que de tourner la caméra vers le ciel, nous avions pris le parti d'ancrer les personnages dans

la terre, au point d'adapter leurs tenues vestimentaires pour qu'ils se fondent dans le paysage. La « dimension mammifère » nous a aussi beaucoup accompagnés dans la recherche de la bonne distance à l'égard de la terre.

Comment avez-vous travaillé sur le son ?

Dans la première et longue scène d'accouchement, on cherchait quelque chose de très terrien, de mammifère, une cadence très physique. J'ai le sentiment que la fiction a plutôt montré le moment de l'expulsion de l'accouchement mais beaucoup moins le travail préalable. Je voulais combler ce vide en décrivant cette connexion si singulière entre les femmes au moment de l'accouchement, leur entraide et leur proximité. Je voulais entendre les respirations et le cri, voir la sueur. Mon vécu a été essentiel pour trouver le ton du film. J'allais devenir mère, ce que j'avais tant souhaité mais qui n'avait pas été facile. Cela m'a inspiré pendant l'écriture du scénario et mon expérience de l'accouchement l'a encore transformé. La dernière scène – même si elle entretient le doute, est-ce un accouchement ou un avortement – concentre tout le film et relève de l'onirique, du spirituel. Que signifie cet accouchement pour cette femme ? Désormais, elle est accompagnée, elle a créé une nouvelle tribu interraciale et a conquis l'envie de décider par elle-même.

Dans votre récit, les relations sont plus tribales, claniques que sociales ?

C'était l'idée de communauté qui m'importait. Cette chaîne de sororité qui se crée autour du personnage de María la sauve.

Cette séquence du troupeau de vaches, qui nagent en traversant le fleuve, exprime le dépassement des frontières symboliques, géographiques, politiques. Elle montre la force de la communauté, la nécessité de survie mais aussi la magie de l'existence. Une des clés du film, c'est la définition des humains en tant qu'êtres naturels et en tant qu'animaux. Mon intention était de rappeler à quel point nous faisons partie intégrante de la nature et comment nous sommes, en réalité, des animaux. Mais *O corno, une histoire de femmes* veut aussi éliminer les distances entre nous, les femmes. Les femmes miroirs du film sont là pour ça. María pourrait être cette fille qui avorte, elle pourrait être cette vieille dame qui boit dans le bar, tout autant qu'elle pourrait devenir cette jeune mère prostituée angolaise rencontrée au Portugal. María pourrait devenir tous ces personnages-là. Toutes ces femmes sont des miroirs et le récit cherche à réduire les distances entre elles, pour que chacune puisse se permettre d'être l'autre. C'est quand on se met à la place de l'autre que peut naître l'intention du soin.

On relève une continuité entre *O corno, une histoire de femmes* et votre premier film, *Arima*, où vos personnages principaux sont déjà des femmes...

Oui, j'assume cette continuité entre les deux films : le rythme, l'écriture la façon de percevoir le mystère, le choix de mettre la femme au centre et de l'observer à travers un prisme polyédrique. La figure de l'homme, elle, est devenue plus tangible dans *O corno, une histoire de femmes* alors qu'elle était surtout un objet d'observation dans *Arima*. Je dis souvent qu'*Arima* est un film « love-cost » par opposition au « low-cost » car j'ai mis seize ans à le financer. Le scénario en a été maintes fois revisité et, comme le montre l'affiche bleu foncé et noire, c'est un film qui explore les ombres, les fantômes, le côté spectral, un film qui est davantage tourné vers la psyché. La question animale y était déjà présente.

Toutes ces femmes sont des miroirs
(Janet Novás, Siobhan Fernandes)

© Amador Lorenzo



O corno, une histoire de femmes contient peu de plans. Pourquoi ?

Il y avait une intention générale d'austérité. Dès la phase d'écriture du scénario, en passant par la mise en scène et jusqu'au montage, je voulais suggérer le maximum en recourant au minimum. On a recherché cet équilibre en permanence, y compris au moment d'introduire la musique, et on a laissé le film s'enrichir des cadeaux qu'un tournage peut offrir. Mais de façon concomitante à cette simplicité, on voulait une recherche qui concerne l'essentiel, à propos de la capacité des femmes à donner la vie. Je voulais m'interroger sur ce que cela suppose. Et à travers mon besoin de placer les femmes au centre du récit, surgit le féminisme. Au passage apparaissent aussi des questions sur le libre arbitre concernant notre corps. L'aspect politique, parfois, éclipse ce qui est plus existentiel.

Pour incarner cette trajectoire émotionnelle, vous avez choisi la danseuse Janet Novás. Pourquoi et comment avez-vous travaillé ensemble ?

Janet se consacre à la danse contemporaine. Je suis son travail depuis plus de dix ans et j'ai tout de suite été très touchée par son côté animal. J'aime son corps peu normé, son physique robuste. Elle vient en outre d'un hameau, elle connaît l'ambiance que je décris, elle a un rapport très fort à la terre. Pendant le casting, elle a montré sa capacité à moduler les émotions. Les artistes performeurs sont souvent très honnêtes. C'est son cas, ce qui

était bienvenu pour son personnage. Et j'aimais sa manière de mettre en mouvement le silence avec des accents assez minimalistes, propres à la danse contemporaine qui établit un lien avec ce qui est primitif, animal et mammifère. Les danseurs sont habitués à travailler à partir de ce qui est instinctif.

Comment avez-vous travaillé ?

Le travail avec Janet a été assez particulier. Il faut trouver quelle porte ouvrir avec chaque acteur. Janet avait besoin d'orientations pour la construction psychologique de son personnage, mais il lui fallait surtout comprendre le contexte de chaque scène. Par exemple, elle souhaitait répéter dans ce qui allait être sa maison pour savoir comment y mouvoir son corps, ou accompagner les *mariscadoras* – les ramasseuses de coquillages – pour observer leurs relations entre elles. Cela l'aidait beaucoup. Pour mieux saisir comment agir en tant que sage-femme, on l'a mise en contact avec une accoucheuse traditionnelle. L'écouter, s'imprégner de son expérience l'a beaucoup aidée. Sa propre mère a été une référente. On a aussi utilisé des éléments plus inconscients. Quel ton employer, quelle relation établir, par exemple avec Carla Privas qui interprète la jeune fille qui avorte. Janet lui a donné un cours, très libre, de danse contemporaine, et cela a créé un lien, une confiance, et a permis d'asseoir le rôle d'un professeur face à une personne vulnérable qui accepte le contact physique.

La sororité proposée dans le film permet de passer du galicien au portugais.

La question des frontières géographiques et politiques m'importait autant que celle d'éliminer les distances et de dissoudre les frontières imposées plus que réelles. Et puis, il y a la langue, le contexte culturel, et la frontière qui devient un danger pour elle. Cela s'applique aussi au corps, puisqu'il y a des interdits qui mettent les personnes en péril.

Les femmes seront-elles encore au centre de votre prochain film ?

Je suis justement face à la page blanche. J'ai besoin de me sentir libre mais il est aussi vrai que je me sens en accord avec un cinéma féministe, avec des films tournés en galicien, et il y a des attentes concernant mon prochain projet. Cela dit, je ne veux pas que cela me conditionne, et mon terreau culturel pourrait me mener ailleurs. ■

1. La *Rapa das bestas* (tradition qui consiste à rassembler les chevaux semi-sauvages pour les marquer et leur couper le crin) est aussi évoquée dans *Trote* (2018), de Xacio Baño, et dans la scène d'ouverture d'*As bestas* (2022) de Rodrigo Sorogoyen.

Mon premier film, *Arima*, comme le montre l'affiche bleu foncé et noire, explore les ombres

Nous faisons partie intégrante de la nature (Janet Novás)



Notes éparses sur le cinéma espagnol actuel

Floreal Peleato

LES RÉALISATRICES espagnoles ne cessent de conquérir des lauriers : Pilar Palomero, Carla Simón, Jaione Camborda, Estíbaliz Urresola Solaguren, Elena Trapé, Alauda Ruiz de Azúa, Clara Roquet, Elena López Riera, Neus Ballús, Lucía Alemany, chez lesquelles est perceptible une propension au récit autobiographique raconté sur un mode mineur, et Carlota Pereda, Estefanía Cortés et Rocío Mesa, qui exercent à la lisière du fantastique.

Depuis peu, deux tendances apparaissent, celle des actrices qui passent derrière la caméra (Marta Nieto, Itsaso Arana) et celle qui consiste à développer un court métrage en format long (par exemple *Piggy*, de Carlota Pereda, 2022). Hommes ou femmes, l'immense majorité des cinéastes de moins de 40 ans s'est formée dans une école de cinéma, parfois hors d'Espagne.

Femmes de tête

La discrimination positive, qui bénéficie aux jeunes réalisatrices, prête à polémique. Car les femmes cinéastes de plus de 50 ans, si elles n'ont pas déjà quelque renommée, souffrent d'être écartées de la plupart des aides. Ce sont souvent des productrices qui donnent aux débutantes leur première opportunité de réaliser, notamment María Zamora, María del Puy Alvarado, Marisa Fernández Armenteros et Valérie Delpierre. Les productrices María Luisa Gutiérrez, Cristina Zumárraga, Belén Atienza, Pilar Benito, Mercedes Gamero et Sandra Hermida disposent de budgets plus importants.

Signe des temps, les cinq personnes nommées aux Goya en 2023 pour la meilleure direction de production étaient des femmes (Elisa Sirvent, Carmen Sánchez de la Vega, Sara García, María José Díez et Manuela Ocón). Par ailleurs, Esther García – pilier de la société El Deseo – a été, en 2018, la première productrice distinguée par le Prix national de cinématographie.

En 2021, Daniela Cajías a reçu le Goya de la meilleure photographie pour *Las niñas*, de Pilar Palomero. Dans son sillage, Rita Noriega, Neus Ollé et Gris Jordana ont obtenu une reconnaissance. En 2023, Zeltia Montes était récompensée du Goya de la meilleure musique pour *El buen patrón*, de Fernando León de Aranoa. En revanche, les femmes peinent à s'imposer en tant que *sound designer*, et la direction de festival leur échappe

encore souvent, à l'exception de Marta García Larriu (Another Way Film Festival), Mane García (festival du cinéma africain de Tarifa/FCAT), Carlota Álvarez Basso, codirectrice du festival Cine por mujeres, et María Zafra, directrice de la Mostra internacional de films de dones de Barcelona (festival international du film de femmes de Barcelone), deux festivals consacrés aux femmes.

Entre 2018 et 2023, Beatriz Navas a dirigé l'ICAA (Institut de la cinématographie et des arts audiovisuels), entre 2012 et 2014, Susana de la Sierra l'avait précédée dans cette mission, tâche ingrate parce que le cadre légal est encore celui de la « Loi du cinéma » de 2007 conçue par l'éminent et respecté Fernando Lara, mais que l'État refuse obstinément la création d'une Agence indépendante.

Plusieurs femmes président des associations du secteur cinématographique. María Luisa Gutiérrez est à la tête de l'AECINE (Asociación Estatal de cine) – association qui réunit les producteurs les plus puissants du pays –, Virginia Yagüe a pris les rênes de Dama – entité de gestion des droits audiovisuels –, Pilar Pérez Solano défend les intérêts des cinéastes à Acción et Sandra Ruesga ceux du cinéma documentaire à Docma. Enfin, Ana Pineda est la directrice générale d'Alma, le syndicat de scénaristes. Bien entendu, la Cima – association des femmes dans l'audiovisuel de près 900 membres – veille aux intérêts des femmes engagées dans des activités cinématographiques.

Le développement durable dans l'industrie audiovisuelle est pour l'instant le domaine réservé des femmes. Elles ont encouragé l'Académie du cinéma à définir son *Green Book* des bonnes pratiques, et Marta Lopera et Delia Labiano viennent de mener sur le sujet une enquête commandée par la Spain Film Commission. Il n'est pas de journée professionnelle qui ne compte sans la collaboration de Sarah Calderón (The Film Agency), Paloma Andrés (Mrs. Greenfilm) ou Andrea Fuentes (CREAST). Dans ce concert féminin, le réalisateur, producteur et responsable du festival de Santander, Álvaro Longoria, fait figure d'exception.

La professionnalisation du milieu

D'autres aspects sont à signaler : le nombre croissant de tournages dans des régions jusqu'ici moins mises en valeur (l'Estrémadure et la Castille-La Manche), la volonté de tourner dans les langues officielles du pays autres que l'espagnol, l'apparition de producteurs qui semblent moins des gestionnaires de fonds publics que des partenaires impliqués tout au long du processus de création, la multiplication de la production de films documentaires de « création » soutenus par les festivals (Punto de vista, à Pampelune, et Alcances, à Cadix), les critiques et les *masters*. Le rôle des sociétés de production et de distribution « mini-majors » (Avalon Distribución, BTeam Pictures, A Contracorriente Films, Golem Distribución, Caramel Films, Wanda Visión, Vértigo Films), qui, quoi qu'elles en disent, se rapprochent des *majors* capitalistes, est aussi remarquable.

La « professionnalisation » du milieu est un phénomène prégnant. Ce ne sont plus des projets de films qui sont financés mais des « dossiers » qui contiennent *logline*, *storyline*, *tagline*, synopsis, note d'intention, *teaser*, photographies, budget et plan



de financement, afin d'obtenir des subventions, des accords de coproduction et de ventes internationales, ainsi que des exonérations fiscales selon la région où est réalisé le film. Ainsi, les Canaries et la Navarre proposent jusqu'à 45 % d'exonération – quand la moyenne nationale se situe autour de 30 % –, mais depuis peu la région de Biscaye les surpasse.

Cette volonté d'offrir une vitrine vertueuse conduit l'Estrémadure à se doter elle aussi d'une académie du cinéma, à convertir l'Espagne en un plateau de tournage à ciel ouvert – ce qu'elle était dans les années 1960 –, à multiplier les Film Commission, à rouvrir les portes de la Ciudad de la Luz à Alicante, à promouvoir des « lieux d'intérêt cinématographique », à choyer d'ambitieux projets d'animation, à renforcer les liens avec les pays étrangers, à ce que les statistiques fleurissent dans les festivals où arborer sa respectabilité.

Par certains aspects, cette professionnalisation ressemble à une course à l'armement. L'Escuela de cine y del audiovisual (Ecam) – école de cinéma de la région de Madrid – s'est dotée d'un département de distribution pour commercialiser les courts métrages réalisés par ses étudiants, alors qu'existent déjà des entreprises spécialisées (Agencia Audiovisual Freak, Selected Films, Marvin & Wayne). L'Escola Superior de Cinema i Audiovisuals de Catalunya (Escac) – École supérieure de cinéma et d'audiovisuel de Catalogne – s'est depuis longtemps lancée dans la production de films. Ce phénomène de concentration horizontale n'est pas nouveau : dans les années 1990, Enrique González Macho (Alta Films) produisait des films, puis les distribuait et les exploitait dans son réseau de salles Renoir. Ce qui frappe aujourd'hui, c'est l'accélération du processus. Le souci de labellisation pousse l'Escac à assurer maintenant les ateliers de formation proposés à l'Escuela de formación en oficios del cine à la Ciudad de la Luz, tandis que RTVE (Radiotelevisión española) lance HAZ, son programme de formation présentielle et en ligne.

Des partis pris formels assez fermes
(Suro de Mikel Gurrea : Pol López)



L'expression d'une contre-culture

Le rejet du modèle dominant est compréhensible lorsqu'on sait que des producteurs nous infligent encore des copies de thrillers éculés, des comédies indignes de ce nom et des drames routiniers dont on se dispenserait bien. S'il faut donner des exemples d'inégalité des chances, il suffit de nommer les points « objectifs » du système d'aides sélectives de l'ICAA qui favorisent de façon outrancière des sociétés de production déjà solides. Autre exemple d'injustice : aucune loi antitrust, pas même sous les gouvernements dits de gauche, n'est venue freiner les incessantes acquisitions de catalogues de films réalisées par Enrique Cerezo pour Video Mercury Films. À lui seul, il détient les droits de plus de 7 000 films espagnols (produits par Andrés Vicente Gómez, Elías Querejeta, ou des films anciens), soit environ 75 % de la production nationale.

En parallèle de la professionnalisation du secteur se fait jour un autre phénomène déterminant. Lorsque José Luis Rebordinos, directeur artistique du festival de San Sebastián, affirme qu'une « génération Tabakalera » est sur le point de naître, il se réfère aux résidences accordées à de nouveaux réalisateurs hébergés à San Sebastián où *Suro* (Mikel Gurrea, 2022), *El agua* (Elena López Riera, 2022), *Creatura* (Elena Martín, 2023) et *O Corno* (Jaione Camborda, 2023) ont pris leur envol. Certains de ces films reposent sur des partis pris formels assez fermes. Cette tendance prend corps dans tout le pays, en particulier en Galice, où les festivals (Mostra de cine periférico de La Corogne), relaient le discours prôné par Oliver Laxe, Lois Patiño, Eloy Enciso, Xacio Baño et Anxós Fazans. Ils goûtent un cinéma hautain sous couvert d'humilité, enclins à filmer l'inachevé, l'allusif et la ruralité qui apparaît comme l'expression d'une contre-culture face à un capitalisme insidieux. La « radicalité » est leur maître mot, leurs dévots (programmeurs et critiques) le répètent à l'envi.

On peut ajouter que cette « génération Tabakalera » et ce Novo Cinema Galego sont contemporains d'une « génération Filmin », car cette plateforme digitale créée en 2007, sur laquelle près de 15 000 titres sont disponibles, a façonné la nouvelle cinéphilie espagnole. Hélas ! il manque en Espagne une collection de DVD de qualité qui permettrait l'apport de chercheurs

et serait précieuse pour les spectateurs, étrangers, bien sûr, mais aussi espagnols, car une carence importante est l'absence d'enseignement du cinéma en milieu scolaire proposé par l'État et les gouvernements de région, même si l'agence culturelle, Las Espigadoras, s'y emploie avec ferveur depuis dix ans.

Incubateurs et résidences

Il faut aussi mentionner la multiplication des résidences de développement sans lesquelles la viabilité d'un premier ou d'un second film est presque impossible. L'Ecam en est à la sixième édition de la « *incubadora* », l'Académie du cinéma, à Madrid, propose sa cinquième édition de résidence annuelle, la Residencia Navarra, la Residencia de l'Académie du cinéma catalan, et IsLABentura Canarias accueillent des projets pour la deuxième année consécutive. En novembre 2023 vient d'avoir lieu la première édition de la Residencia de cine de Extremadura. Et la bourse Ikusmira Berriak (Tabakalera, festival de San Sebastián, Elías Querejeta Zine Eskola) existe depuis 2015. Ces résidences stimulent le sentiment d'appartenance à un groupe.

Malgré les réclamations réitérées des réalisateurs de fiction et de cinéma documentaire, l'ICAA ne propose pas d'aides à l'écriture ou au développement, ce qui a pour conséquence une paupérisation des scénaristes et des documentaristes qui s'improvisent producteurs pour survivre. De plus en plus, les biographies documentaires consacrées à des personnalités comme Fernando Fernán Gómez, Francisco Umbral, Carlos Boyero, Paco de Lucía, Joaquín Sabina, Fernando Méndez Leite, José Antonio Labordeta ou Terenci Moix abondent. Les revendications pauvrement didactiques de figures féministes du passé (*Las sinsombrero*, *Las maestras de la República*, *A las mujeres de España*, *María Lejárraga*, les portraits de Clara Campoamor et María Forteza) se multiplient. De même que les films où le cinéma est un moyen du militantisme social, mais certainement pas une fin en soi. De temps en temps, émerge un documentaire modeste et réussi (*La visita y un jardín secreto*, d'Irene M. Borrego, 2022 ; *A los libros y a las mujeres canto*, de María Elorza, 2022).

Depuis des décennies, certains réalisateurs ont compris qu'ils devaient leur indépendance à leur condition de producteur. Rodrigo Sorogoyen, Manuel Martín Cuenca, Pablo Berger, Fernando Franco et Alba Sotorra perpétuent cet attachement. Rappelons au passage que, tous secteurs confondus, les salaires perçus en Espagne sont environ 30 % plus faibles qu'en France et qu'un réalisateur tourne, dans le meilleur des cas, un film tous les trois ans.

Ce n'est pas le moindre des paradoxes que de constater qu'il n'a jamais été autant question de « diversité », surtout depuis l'enquête commandée par Dama et réalisée par l'université Carlos III de Madrid (2015-2019) à propos de la diversité dans la création culturelle espagnole, et que jamais la nouveauté n'a été aussi formatée. Dans le panorama actuel, les francs-tireurs sont exclus d'un système de production où l'important est de « remplir les cases » en dépit de la force, de la pertinence et de la singularité des projets. Il y a peu, Fernando Trueba déclarait : « Le véritable succès consiste à réaliser les films que l'on souhaite. » Qu'il en soit ainsi. ■

O CORNO : Une allégorie du corps féminin

Par Maria Luisa ESPINOZA | Traduction : Claudia OUDET

Situé dans l'Espagne franquiste de 1971, le film *O Corno* (2023) de la réalisatrice basque Jaione Camborda raconte l'histoire d'une sage-femme, Maria, qui aide les femmes à accoucher et, parfois, aide à avorter celles qui ne souhaitent pas garder l'enfant. Après avoir tenté d'aider Luisa, elle est contrainte de fuir le pays en laissant tout derrière elle.

O Corno est un hommage au corps féminin et au savoir ancestral et interdit des sage-femmes. La première scène focalise l'attention du spectateur sur le personnage d'une femme en plein accouchement qui dure environ dix minutes. La scène nous éblouit comme un gros plan sur la souffrance et la pulsation douloureuse de ce que signifie «donner la vie».

Au début, le déclencheur nous pose la question suivante : pourquoi la sage-femme du village ne peut-elle pas avoir d'enfants ? Cela nous amène à comprendre que la femme qui a le plus d'informations sur la façon de donner la vie et de l'arrêter, n'a pas d'enfants. Dans ce sens, la réalisatrice nous montre une sorte de paradoxe de son métier ou de la nature elle-même.

En même temps, dans le monde masculin, la femme est considérée comme un objet sexuel, un objet de plaisir fétichiste ou un élément de plus dans un tour de magie. Il est important de voir comment les espaces intérieurs génèrent une sensation d'intimité,

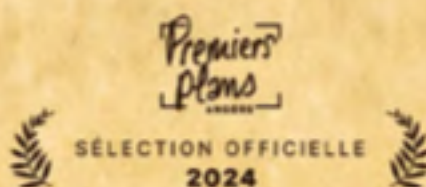
presque toujours habités par des femmes, dans ces rencontres, les personnages féminins montrent un pacte de solidarité secret, c'est-à-dire que c'est dans l'intimité que les femmes partagent des informations telles que la pratique de l'avortement.

Après avoir fui ses bourreaux qui l'accusent d'avoir provoqué la mort d'une jeune femme, lors d'un avortement illégal. Sur le chemin de l'exil vers le Portugal, la protagoniste commence à ressentir les symptômes de sa grossesse, son corps change et son regard devient plus contemplatif, le rythme du film change et le personnage de Maria nous montre son monde intérieur et silencieux : nous voyons sa peur de l'avenir et comment l'avortement peut être une option et aussi ne pas l'être. Finalement, la réalisatrice propose un jeu d'éternel retour : le premier plan de la femme qui se déroule au tout début du film, réapparaît mais soumis à l'affliction de l'accouchement de Marie, qui répond à la naissance de son enfant avec un sourire qui réfute tout argument de ce qu'elle pourrait considérer comme un avenir incertain.

Le long métrage de Camborda fonctionne comme l'univers féminin discret et intime qui se développe tout au long du film, d'où la dualité des deux genres qui montre l'univers masculin comme un élément étranger qui n'intervient guère, sauf pour marquer ses fonctions sur le genre féminin.

EPICENTRE FILMS
PRÉSENTE

"UN VIBRANT PORTRAIT DE FEMMES" TÉLÉRAMA
"INDISPENSABLE" L'OBS



GOYA
MEILLEUR ACTRICE
RÉVÉLATION FÉMININE
JANET NOVÁS



O Corno une histoire de femmes

UN FILM DE JAIONE CAMBORDA

27
MARS

Télérama (SIMONE) Causette QUE TAL PARIS? Infructueux Nouvel Obs

WWW.EPICENTREFILMS.COM

SITES INTERNET



“ O Corno , une his toire de femmes”, “Le Jeu de la reine”, “Paternel” : les sor ties ciné de la semaine

Le superbe récit d'émancipation d'une femme proscrite dans l'Espagne de Franco, le biopic féministe d'une reine longtemps sous- estimée dans l'Angleterre du XVI^e siècle, le cheminement délicat d'un prêtre se découvrant père dans la France d'aujourd'hui : voici les sorties ciné du mercredi 27 mars.

O Corno , une histoire de femmes

Liberté, maternité, sororité : voilà un triptyque engageant ! Il l'est d'autant plus lorsqu'il motive et anime, comme ici, un film qui conjugue poétique et politique avec une rare intensité. Et pour cause : O Corno , deuxième long- métrage de la réalisatrice espagnole Jaione Camborda, a fait du corps féminin son sujet central, mêlant beauté, douleur et engagement comme peu avant elle.

Voyez son intrigue, qui nous projette dans la campagne galicienne en 1971, sous la dictature de Franco. C'est là, dans ce décor superbe miné par un sentiment d'oppression permanent, que vit la très indépendante Maria, qui assiste les femmes lorsqu'elles accouchent et, plus occasionnellement, lorsqu'elles ne veulent pas avoir d'enfant. Jusqu'au jour où elle est contrainte de fuir le pays après avoir tenté d'aider une adolescente en détresse (rappelons que l'avortement était strictement interdit alors en Espagne). Un voyage périlleux qui l'amènera jusqu'au Portugal voisin, où elle prendra conscience qu'elle n'est pas seule...

S'émanciper du joug religieux et patriarcal, telle est l'idée première de ce parcours imprévisible et haletant, qui voit Maria, une simple pêcheuse de coquillages au départ, s'affranchir toujours plus au contact d'autres femmes, ses sœurs de hasard par- delà les frontières (le film jongle d'ailleurs joliment avec les langues galicienne et portugaise). Cette solidarité n'est pas seulement émouvante, elle résonne aussi comme un geste politique puisqu'elle s'oppose en tout point à la solitude dans laquelle la société veut enfermer Maria, l'obligeant à la clandestinité sinon à la prison (Janet Novas, danseuse de profession, est captivante dans ce rôle très physique).

Nul hasard, d'ailleurs, si le mouvement et même l'élan vital sont de mise de bout en bout ! S'ouvrant sur une longue scène d'accouchement, filmée comme jamais, au plus près du corps, de la respiration et des contractions de la future mère, O Corno accorde une place très grande à la puissance des corps, donc, comme à celle de la nature, vibrante, chaleureuse, protectrice. Bien que traversé d'épreuves et de doutes (Maria est, heureusement, une héroïne multifacettes...), ce film en forme de parabole se présente bel et bien comme une célébration de la vie et de la liberté. Hier comme aujourd'hui (bien que dépénalisé en 1985 et légalisé en 2010, l'avortement continue d'être un sujet de débat en Espagne, sous la houlette active de l'extrême droite catholique).

Le Jeu de la reine

Entrez sans crainte dans Le Jeu de la reine , film d'époque et en costumes signé Karim Aïnouz ! Nul besoin en effet de connaître l'Angleterre du XVI^e siècle ni ses vicissitudes religieuses et guerrières, bien que le cinéaste brésilien ait choisi ce cadre singulier pour dérouler l'intrigue de son nouveau long- métrage. Ouf ! Nul besoin non plus de maîtriser la biographie du roi Henri VIII, funeste “Barbe bleue” connu pour avoir répudié, emprisonné ou fait décapiter nombre de ses épouses, bien que ce récit nous ramène à lui, alors au crépuscule de sa vie, et à sa cour. Re- ouf ! La raison est simple : ce qui



captive, ici, ce sont moins les fastes de ce décor morbide que la personnalité et le parcours de Catherine Parr, l'étonnante héroïne de cette fresque classique.

Notez que c'est la toute première fois que la sixième et dernière épouse d'Henri VIII occupe la place centrale d'un film et que, au vu de ces compétences et qualités, on se demande bien pourquoi elle fut si longtemps sous- estimée, voire reléguée. Hum... Une fascination constante du cinéma pour les seules figures masculines dominantes, peut- être ? De fait, Catherine occupe une place à part dans son époque et dans la vie du roi, ceci expliquant sans doute cela. Ainsi, cette érudite devint la première femme d'Angleterre à publier un livre sous son nom (un texte religieux). Par ailleurs, elle noua des liens aimants avec ses beaux- enfants (notamment la future Elisabeth I , dont elle aiguïsa l'intelligence) et eu l'aplomb de survivre à son époux, en dépit des complots ourdis contre elle...

Voilà, en tout cas, ce que nous raconte ce biopic féministe, certes un brin académique formellement parlant, mais tout à fait réussi en matière de rythme, de tension et d'intelligence du récit. Construit à la façon d'un jeu d'échecs, il met en lumière l'esprit vif de Catherine, mais aussi son courage, puisqu'elle doit sans arrêt anticiper – pour survivre ! – les humeurs paranoïaques et violentes de son mari, de même que les coups fourrés des nobles bigots et autres religieux de la Cour, qui lui reprochent sa trop grande sympathie pour les idées de la Réforme. Cette héroïne d'hier est d'autant plus fascinante qu'elle est incarnée par Alicia Vikander, tout en maîtrise, finesse et justesse, face à un Henri VIII certes à bout de souffle, mais pas de cruauté (Jude Law est méconnaissable dans ce rôle !).

Paternel

Un sujet intéressant, un récit bien construit, un grand acteur pour porter l'ensemble : voilà pour les qualités du premier film de Ronan Tronchot. Certes, il ne brille pas par ses qualités de mise en scène, un brin platounette. Mais cette "transparence", option téléfilm, a le mérite de nous laisser apprécier la délicatesse de sa narration.

Et il en faut pour accompagner sans encombre le héros de Paternel ! En effet, Simon, la quarantaine, est un prêtre dévoué à sa paroisse, nichée dans une petite ville du centre de la France. Jusqu'ici tout va bien... quand, soudain, Louise, une femme croisée il y a des années, refait surface et lui apprend qu'il est le père de son fils, Aloé, 11 ans. Mieux encore, elle le lui confie quelques jours, bouleversant à jamais son quotidien...

Question : Simon peut- il être un bon prêtre et un bon père en même temps ? Lui, tout en rondeur, engagement et honnêteté, pense que, oui, tandis que son évêché et les plus hautes instances de l'Église décrètent que non. Rien de spectaculaire pour autant. Car plutôt que de nous proposer un film- dossier polémique sur le célibat des prêtres, Ronan Tronchot préfère s'intéresser au cheminement intérieur de Simon, un homme sincère, touchant, qui ne sait plus trop à quel saint se vouer.

Il fait bien : Grégory Gadebois est confondant d'humanité dans ce rôle chahuté. Aussi généreux que son personnage, il laisse suffisamment de place, d'ailleurs, aux personnages secondaires pour exister (saluons les performances de Géraldine Nakache, sobrement débordée dans le rôle de la mère d'Aloé, et de Lyes Salem, une fois encore excellent dans celui d'un prêtre d'origine maghrébine). En clair, Grégory Gadebois a la grâce !

Le superbe récit d'émancipation d'une femme proscrite dans l'Espagne de Franco, le biopic féministe d'une reine longtemps sous- estimée dans l'Angleterre du XVI^e siècle, le cheminement délicat d'un prêtre se découvrant père dans la France d'aujourd'hui : voici les sorties ciné du mercredi 27 mars.

O Corno, une histoire de femmes



Liberté, maternité, sororité : voilà un triptyque engageant ! Il l'est d'autant plus lorsqu'il motive et anime, comme ici, un film qui conjugue poétique et politique avec une rare intensité. Et pour cause : O Corno, deuxième long- métrage de la réalisatrice espagnole Jaione Camborda, a fait du corps féminin son sujet central, mêlant beauté, douleur et engagement comme peu avant elle.

Voyez son intrigue, qui nous projette dans la campagne galicienne en 1971, sous la dictature de Franco. C'est là, dans ce décor superbe miné par un sentiment d'oppression permanent, que vit la très indépendante Maria, qui assiste les femmes lorsqu'elles accouchent et, plus occasionnellement, lorsqu'elles ne veulent pas avoir d'enfant. Jusqu'au jour où elle est contrainte de fuir le pays après avoir tenté d'aider une adolescente en détresse (rappelons que l'avortement était strictement interdit alors en Espagne). Un voyage périlleux qui l'amènera jusqu'au Portugal voisin, où elle prendra conscience qu'elle n'est pas seule...

S'émanciper du joug religieux et patriarcal, telle est l'idée première de ce parcours imprévisible et haletant, qui voit Maria, une simple pêcheuse de coquillages au départ, s'affranchir toujours plus au contact d'autres femmes, ses sœurs de hasard par- delà les frontières (le film jongle d'ailleurs joliment avec les langues galicienne et portugaise). Cette solidarité n'est pas seulement émouvante, elle résonne aussi comme un geste politique puisqu'elle s'oppose en tout point à la solitude dans laquelle la société veut enfermer Maria, l'obligeant à la clandestinité sinon à la prison (Janet Novas, danseuse de profession, est captivante dans ce rôle très physique).

Nul hasard, d'ailleurs, si le mouvement et même l'élan vital sont de mise de bout en bout ! S'ouvrant sur une longue scène d'accouchement, filmée comme jamais, au plus près du corps, de la respiration et des contractions de la future mère, O Corno accorde une place très grande à la puissance des corps, donc, comme à celle de la nature, vibrante, chaleureuse, protectrice. Bien que traversé d'épreuves et de doutes (Maria est, heureusement, une héroïne multifacettes...), ce film en forme de parabole se présente bel et bien comme une célébration de la vie et de la liberté. Hier comme aujourd'hui (bien que dépénalisé en 1985 et légalisé en 2010, l'avortement continue d'être un sujet de débat en Espagne, sous la houlette active de l'extrême droite catholique).

Le Jeu de la reine

Entrez sans crainte dans Le Jeu de la reine, film d'époque et en costumes signé Karim Aïnouz ! Nul besoin en effet de connaître l'Angleterre du XVI siècle ni ses vicissitudes religieuses et guerrières, bien que le cinéaste brésilien ait choisi ce cadre singulier pour dérouler l'intrigue de son nouveau long- métrage. Ouf ! Nul besoin non plus de maîtriser la biographie du roi Henri VIII, funeste "Barbe bleue" connu pour avoir répudié, emprisonné ou fait décapiter nombre de ses épouses, bien que ce récit nous ramène à lui, alors au crépuscule de sa vie, et à sa cour. Re- ouf ! La raison est simple : ce qui captive, ici, ce sont moins les fastes de ce décor morbide que la personnalité et le parcours de Catherine Parr, l'étonnante héroïne de cette fresque classique.

Notez que c'est la toute première fois que la sixième et dernière épouse d'Henri VIII occupe la place centrale d'un film et que, au vu de ces compétences et qualités, on se demande bien pourquoi elle fut si longtemps sous- estimée, voire reléguée. Hum... Une fascination constante du cinéma pour les seules figures masculines dominantes, peut- être ? De fait, Catherine occupe une place à part dans son époque et dans la vie du roi, ceci expliquant sans doute cela. Ainsi, cette érudite devint la première femme d'Angleterre à publier un livre sous son nom (un texte religieux). Par ailleurs, elle noua des liens aimants avec ses beaux- enfants (notamment la future Elisabeth I, dont elle aiguisa l'intelligence) et eu l'aplomb de survivre à son époux, en dépit des complots ourdis contre elle...

Voilà, en tout cas, ce que nous raconte ce biopic féministe, certes un brin académique



formellement parlant, mais tout à fait réussi en matière de rythme, de tension et d'intelligence du récit. Construit à la façon d'un jeu d'échecs, il met en lumière l'esprit vif de Catherine, mais aussi son courage, puisqu'elle doit sans arrêt anticiper – pour survivre ! – les humeurs paranoïaques et violentes de son mari, de même que les coups fourrés des nobles bigots et autres religieux de la Cour, qui lui reprochent sa trop grande sympathie pour les idées de la Réforme. Cette héroïne d'hier est d'autant plus fascinante qu'elle est incarnée par Alicia Vikander, tout en maîtrise, finesse et justesse, face à un Henri VIII certes à bout de souffle, mais pas de cruauté (Jude Law est méconnaissable dans ce rôle !).

Paternel

Un sujet intéressant, un récit bien construit, un grand acteur pour porter l'ensemble : voilà pour les qualités du premier film de Ronan Tronchot. Certes, il ne brille pas par ses qualités de mise en scène, un brin platounette. Mais cette "transparence", option téléfilm, a le mérite de nous laisser apprécier la délicatesse de sa narration.

Et il en faut pour accompagner sans encombre le héros de Paternel ! En effet, Simon, la quarantaine, est un prêtre dévoué à sa paroisse, nichée dans une petite ville du centre de la France. Jusqu'ici tout va bien... quand, soudain, Louise, une femme croisée il y a des années, refait surface et lui apprend qu'il est le père de son fils, Aloé, 11 ans. Mieux encore, elle le lui confie quelques jours, bouleversant à jamais son quotidien...

Question : Simon peut-il être un bon prêtre et un bon père en même temps ? Lui, tout en rondeur, engagement et honnêteté, pense que, oui, tandis que son évêché et les plus hautes instances de l'Église décrètent que non. Rien de spectaculaire pour autant. Car plutôt que de nous proposer un film- dossier polémique sur le célibat des prêtres, Ronan Tronchot préfère s'intéresser au cheminement intérieur de Simon, un homme sincère, touchant, qui ne sait plus trop à quel saint se vouer.

Il fait bien : Grégory Gadebois est confondant d'humanité dans ce rôle chahuté. Aussi généreux que son personnage, il laisse suffisamment de place, d'ailleurs, aux personnages secondaires pour exister (saluons les performances de Géraldine Nakache, sobrement débordée dans le rôle de la mère d'Aloé, et de Lyes Salem, une fois encore excellent dans celui d'un prêtre d'origine maghrébine). En clair, Grégory Gadebois a la grâce !



Les Inrockuptibles

Jaione Camborda : “J’essaie de montrer que les corps et la nature sont la même chose”

par **Ludovic Béot**

Publié le 27 mars 2024 à 18h10

Mis à jour le 28 mars 2024 à 16h18



© Cesar Manso / AFP

La réalisatrice espagnole de “O Corno” nous raconte l’exploration vibrante du féminin et de la sororité au cœur de son film.

Pouvez-vous nous raconter la genèse de *O Corno, une histoire de femmes* ?

Jaione Camborda – Il était important pour moi d'explorer cette idée, la capacité des femmes à donner naissance ou à décider de ne pas le faire. Je me posais beaucoup de questions à ce sujet. Lorsque je commence un film, je multiplie les interrogations, si j'ai beaucoup de réponses, ce n'est pas intéressant pour moi. Et normalement, je termine sans en avoir. Je ne cherche pas à obtenir de réponses sur les grandes problématiques des êtres humains. Il s'agit plutôt d'un dialogue.

La question du féminin et de la sororité transparaît non seulement dans les images du film, mais dans la manière dont il est fabriqué...

Je pense que *O Corno* parle de la façon dont nous regardons le monde. Mais il faut aussi que cela se traduise dans la réalité. C'est pourquoi, le film est produit par trois femmes. Cela s'est fait de manière naturelle, parce que c'était un thème qui était très important pour nous. Il y avait aussi beaucoup de femmes dans les rôles principaux. Il y a aussi quelques hommes, comme Rui Poças, directeur de la photographie, qui est un véritable maître de la lumière. Il a un regard très sensible sur le monde. Il est également féministe, et a une sensibilité féminine d'une certaine manière.

Avez-vous ressenti une différence par rapport à votre premier film ?

Arima a été très difficile à réaliser. Parce que je l'ai autoproduit, j'ai été très seule dans la production. Le budget était vraiment réduit, au total, il a fallu 16 ans pour financer le film et trois semaines pour tourner. Il y avait aussi beaucoup de femmes, et même si l'équipe était moins nombreuse, nous étions une grande famille. C'était vraiment difficile de tourner *Arima*, mais le bon côté des choses, c'est que j'ai beaucoup appris, et j'en suis très fière. À travers ce film, j'ai essayé d'explorer l'être humain de manière plus psychologique, cette partie corporelle et mammalienne de l'être humain.

Le choix de la danseuse Janet Novás pour interpréter le rôle principal s'inscrit-il dans cette même direction d'explorer le corps plutôt que la psychologie ?

Oui, bien sûr. Pour moi, il était essentiel de revenir au corps, de se rappeler que nous sommes aussi des animaux. Il était important de pouvoir ressentir ce personnage de manière physique. La relation avec le monde et les émotions se faisait à partir du corps et vers le corps. Janet est une danseuse extrêmement intéressante. J'ai eu la chance de la voir danser il y a 10 ans. J'ai vu qu'elle avait une grande présence. De plus, elle travaille beaucoup à l'instinct. Je l'ai invitée au casting, et j'ai pu constater qu'elle avait un talent pour développer des mouvements émotionnels de manière cinématographique.

Votre film s'ouvre sur une scène d'accouchement à couper le souffle.

Comment avez-vous réalisé cette scène très puissante ?

Je savais que cette scène était très importante alors j'ai essayé d'y apporter beaucoup de soin. Nous avons eu suffisamment de temps pour le faire pendant le tournage. J'ai tourné des prises très longues, d'environ 20 minutes. J'ai voulu saisir ces moments entre les spasmes de douleur, ces moments où rien ne se passe et où quelque chose est suspendu dans l'air, dans le temps. Je pense que ces moments n'ont pas été assez montrés au cinéma alors que c'est très important. Accoucher, c'est un long moment. Ce n'est pas seulement la dernière minute quand le bébé arrive. Ce moment, on l'a vu plein de fois au cinéma, mais pas le temps d'avant, ce lent processus. Je voulais aussi me souvenir de cet aspect animal dans ces scènes. Lorsque j'ai eu mon propre enfant, j'ai vu que c'était l'un des moments où la vie se souvient de vous et que, très clairement, que vous êtes un animal mammalien.

“Lorsqu’une fille meurt à la suite d’un avortement clandestin, le meurtrier n’est pas la femme qui l’a aidée, mais le patriarcat”

Pouvez-vous nous parler du dialogue que le film établit entre les corps de ces femmes et la nature qui les entoure ?

Pour moi, il ne s'agit pas d'une relation ou d'un dialogue. J'essaie de montrer que les corps et la nature sont la même chose, font partie d'une même entité. On ne peut pas les séparer. J'essaie de le faire d'une manière cinématographique avec les

cadres sans ciel, avec les gens, avec tous les personnages très liés à la terre. Cela passe aussi, par exemple, par les costumes, les couleurs qui sont les mêmes ou quelque chose qui ressemble à la nature qui les entoure. J'essaie d'éliminer la distance entre le personnage et la nature.

À l'heure où l'avortement et son accompagnement sont menacés par les gouvernements réactionnaires du monde entier, ce n'est pas seulement l'Espagne des années 1970 que regarde le film. C'est aussi notre époque ?

Il était important de replonger dans une époque où il y avait cette interdiction des corps afin d'établir un dialogue avec le présent. C'est pourquoi j'ai choisi d'aller vers l'Espagne franquiste tout en créant une esthétique atemporelle pour que le spectateur puisse oublier que le film se passe dans les années 1970 et qu'il ait une impression et une expérience d'aujourd'hui. Certains partis politiques pensent qu'il faut revenir au passé en ce qui concerne l'avortement ou les droits des femmes. Il faut ce souvenir de cela et comprendre que lorsqu'une fille meurt à la suite d'un avortement clandestin, le meurtrier n'est pas la femme qui l'a aidée, mais le patriarcat. C'est cette interdiction qui tue. Il faut aussi se rappeler que ce sont les femmes qui font l'avortement. Ce n'était pas légal et elles mettaient leur vie en danger. J'admire beaucoup ce qui s'est passé en France avec la constitutionnalisation de l'avortement. Évidemment, nous voulons à à notre tour que ce droit soit inscrit dans la constitution espagnole. Nous allons devoir nous battre pour cela.

***O Corno – Une histoire de femmes* de Jaione Camborda, avec Janet Novás, Julia Gómez, Nuria Lestegás (Esp., Por., Bel., 2023, 1 h 45). En salle le 27 mars.**



Entretien avec Jaione Camborda pour son film " O Corno , une histoire de femmes "



Billet de blog 28 mars 2024



Cédric Lépine

Critique de cinéma, essais littéraires, littérature jeunesse, sujets de société et environnementaux

Abonné·e de Mediapart

Depuis mercredi 27 mars 2024 est sorti dans les salles en France le film " O Corno , une histoire de femmes " de Jaione Camborda dont voici l'entretien exclusif.

Billet publié dans

Édition

Cinémas méditerranéens

Suivi par 16 abonnés





Signalez ce contenu à notre équipe

Cédric Lépine : L'écriture du scénario a-t-elle nécessité un travail important d'investigation pour connaître cette époque historique ?

Jaione Camborda : Oui, en effet, j'ai lu beaucoup de livres d'historien.nes mais surtout ce qui m'a influencé ce sont les témoignages des femmes de cette époque. J'ai rencontré plusieurs de ces femmes qui m'ont raconté leurs histoires. Certaines d'entre elles m'ont ainsi inspiré plusieurs scènes. Le film n'est donc pas l'adaptation d'une histoire réelle mais plutôt de diverses histoires réelles.

C. L. : La sororité qui traverse le sujet du film est également pensée en hors champ du côté d'une équipe féminine avec l'association de plusieurs productrices : était-ce là une condition incontournable pour faire ce film ?

J. C. : O Corno se connecte très fortement avec les femmes et c'est également ce qui nous a uni, nous toutes, dans la réalisation de ce film. En ce sens aussi, je dois dire que le film est lié avec nos vies respectives. Être à la fois productrice et réalisatrice du film était une situation complexe et cela m'a beaucoup aidé de pouvoir être accompagnée par d'autres productrices.

La coproduction avec le Portugal a facilité la collaboration avec toute une équipe portugaise qui a pu ainsi collaborer et s'intégrer au reste de l'équipe. Rui Poças est un véritable maître de la lumière et j'admire énormément son travail sur de nombreux films : *Zama* de Lucrecia Martel, *Tabu* de Miguel Gomes, Sa sensibilité à travailler aussi bien les images nocturnes que les réalisations historiques, sa sensibilité pour l'humanité m'intéressait. C'était un vrai plaisir de travailler avec lui et nous nous sommes bien entendus sur le tournage. Il a apporté également une sensibilité portugaise pour moi essentielle au film. Rui Poças par la composition de ses images a énormément contribué à ce que le film puisse témoigner des liens avec le Portugal.

C. L. : Qu'est-ce qui vous a conduit à choisir la danseuse Janet Novás dans le rôle principal plutôt qu'une actrice professionnelle ?

J. C. : Pour interpréter María j'avais besoin d'une femme avec une réelle présence physique qui s'intègre au monde à partir de son corps. Il fallait aussi que l'on puisse la sentir étroitement liée à la terre. En outre, Janet Novás connaît bien le monde rural et les relations qui s'y jouent entre les femmes puisque sa mère est agricultrice. Sans oublier le fait qu'elle est particulièrement talentueuse. C'est son premier rôle à l'écran et elle apportait ainsi une incarnation inédite. Je l'ai beaucoup dirigée à partir de son corps.

C. L. : Le personnage de María semble être un même corps dans lequel les autres personnages féminins se reflètent et s'identifient, comme la jeune fille qui pourrait être le reflet de ce qu'elle a été plus jeune.

J. C. : Il existe en effet de nombreux jeux de miroir entre les personnages qui se reflètent les uns sur les autres. Ainsi, elle pourrait être cette jeune fille qui avorte parce qu'elle-même est passée par là, elle pourrait être dans le futur la femme portugaise qu'elle rencontre dans le bar puisqu'elle a dû migrer au Portugal et doit se confronter à la douleur. Elle pourrait aussi être Anabela, la prostituée. Tout le film est ainsi traversé par ces jeux de miroir entre les personnages pour exprimer le désir d'être l'autre et éliminer la distance entre ces femmes. Car nous sommes l'autre et en même temps nous donnons un espace à la prise en compte du soin de l'autre. Ainsi s'exprime l'espace de la sororité. C'était là pour moi un objectif important à développer dans la réalisation.

C. L. : Pourquoi avoir choisi l'année 1971 pour développer l'intrigue du film ?

J. C. : Nous sommes alors dans une Espagne sous le joug franquiste et pour moi il était essentiel que ce contexte historique ne soit pas explicite. Il fallait que l'époque soit surtout évoquée à travers l'atmosphère qui privilégie la nuit où sont plongés les





personnages. Dès lors la liberté des personnages est remise en cause par cette sensation perpétuelle d'agir dans la clandestinité. Les personnages vivent ainsi avec en tête de nombreux interdits et tabous issus de la pression exercée par l'Église et le patriarcat. Il était essentiel pour moi que l'époque se ressente avant tout par une atmosphère oppressive.

Travailler ainsi était pour moi d'autant plus essentiel que je souhaitais que le public à un moment donné oublie l'époque pour mieux sentir l'actualité de l'intrigue. Car lorsque l'on réalise un film historique avec quelques clichés pour identifier l'époque, je pense que cela crée du côté du public une sorte de distance comme si les problématiques du film n'appartenaient qu'à cette époque seulement. Je souhaitais davantage développer des ponts avec le présent pour mieux initier un dialogue fécond avec les époques. En effet, actuellement le danger du retour à l'interdiction de l'avortement plane sur les consciences comme nous pouvons le constater dans différents pays du monde ou comme lors de discussions au parlement espagnol.

Il est essentiel de pouvoir se rappeler du passé et dans ce souci d'éliminer les distances apparaît aussi la suppression de la distance du temps. Je pense que ce qui s'est passé n'est jamais très loin de ce qui peut se reproduire, c'est pourquoi il est fondamental d'avoir accès à ce passé. Nous devons nous rappeler que ces femmes à cette époque subissaient des pressions qui mettaient leur vie en danger mais qu'il existait aussi entre elles des liens de solidarité pour surmonter ces situations. Je pense qu'il est bon de remettre aujourd'hui sur la table les conditions de ces femmes et que la société se rappelle leurs conditions. Les femmes trouvent toujours les moyens d'accéder à leur liberté mais cela passe par le risque de perdre leur vie.

Certains personnages dans un bar évoquent cette situation d'oppression dans leurs pays respectifs, Espagne et Portugal. Il était essentiel aussi pour moi que face à cette oppression d'une dictature d'un pays à l'autre il y ait un sentiment de soutien fraternel. Cela permettait aussi de développer un jeu de miroir entre les deux pays plongés dans des situations similaires.

C. L. : Était-il important aussi que se reflètent à travers les différentes langues du film, du galicien au portugais et à l'espagnol, la réalité locale du lieu de tournage ?

J. C. : Je suis Basque et non de la Galice mais pour moi il y a quelque chose qui transcende la réalité locale et qui parvient à un niveau universel sans frontières. Ainsi, un personnage peut parler portugais et l'autre lui répondre en galicien sans que cela empêche leur compréhension. Cela permet de mettre en valeur des cultures très proches. Là encore, j'ai souhaité ainsi éliminer la distance entre les personnages qui ont ainsi accès à l'intimité de l'autre.

Présenter le film en version originale est un véritable enjeu alors qu'en Espagne beaucoup de films sont encore doublés. Faire ce film en langues originales permettait de célébrer ainsi la richesse de la diversité des langues en un même pays.

C. L. : Le film met également en valeur une proximité entre le monde des femmes et la nature environnante et le monde animal : est-ce ainsi un moyen de témoigner d'une ressource pour fuir l'oppression ambiante ?

J. C. : Tout comme il était important de conserver un lien solidaire entre les personnages, il était essentiel de lutter contre la distance entre le monde humain, la nature et le monde animal. J'étais sensible à l'idée de nous réconcilier avec le monde humain, notamment les mammifères. En effet, dans le monde actuel, non seulement nous mettons de la distance avec le monde animal et en plus nous rejetons cette identité animale en nous. Il était important pour moi de nous réconcilier sur ces aspects. Je souhaitais en outre une réconciliation du monde humain avec la nature car nous ne sommes pas en tant qu'humains à côté de la nature, mais nous en faisons partie





intégrante.

En ce sens, nous avons utilisé particulièrement des ressources esthétiques pour que cette sensation apparaisse dans le film et que les personnages soient inséparables de la nature qui les habite et les environne. Pour moi encore, il était essentiel de travailler sur l'idée de frontières à la fois géographiques et symboliques. En effet, ce sont là des frontières qui nous sont imposées de la part de systèmes politiques mais qui ne sont pas naturelles. Toutes ces frontières qui s'imposent sans cesse mettent en péril la vie humaine.

C. L. : Pourquoi avoir voulu mettre en hors champ des situations éprouvantes qu'il s'agisse d'une virginité perdue, d'une naissance comme d'un avortement où une goutte de sang filmée suffit à comprendre toute une scène ?

J. C. : Le film travaille beaucoup sur le principe du hors champ. Je souhaitais ainsi donner de l'espace au spectateur et à la spectatrice pour qu'il et elle puissent imaginer et remplir par leur propre sensibilité les situations non visibles à l'écran. C'est l'idée d'avoir un public actif où il n'est pas seulement pris par les émotions mais aussi par une implication de son corps. Pour moi il y a une force d'expression beaucoup plus forte dans ce qui est suggéré que dans ce qui est montré explicitement. Les trois moments évoqués, l'accouchement, la sexualité et l'avortement, viennent en effet questionner le rapport d'une femme à son corps dans une connexion étroite avec le monde des mammifères et de la nature. Mon point de vue consiste ici à ne pas travailler le récit de manière explicite.

C. L. : Le film est également traversé par la dualité entre vie et mort que représente par exemple le sang mais aussi des personnages.

J. C. : J'aimais bien en effet travailler sous la forme d'un triptyque associant la naissance, la sexualité et un avortement, comme s'il s'agissait d'une même essence. En revanche, je tiens à défendre l'idée de l'avortement non pas associée à la mort mais plus tôt comme le fait de ne pas donner la vie. J'aimais bien l'idée de réaliser un véritable polyèdre de ces moments de la vie du corps d'une femme. Durant l'avortement il y a ainsi également une expulsion qui est similaire à la naissance et qui génère quelque chose de très profond pour la femme. Cette sensation de triptyque apparaît également dans la durée des scènes qui leur donne un espace capital.

Nous retrouvons également les poitrines dans des circonstances différentes pour mieux faire dialoguer les situations entre elles, qu'il s'agisse de la sexualité ou d'allaiter un nouveau-né.

C. L. : L'histoire semble parcourir un cycle partant d'une naissance pour y revenir, au-delà du parcours des personnages : était-ce là aussi un moyen d'évoquer une narration dont les problématiques dépassent les personnages eux-mêmes ?

Il était essentiel de commencer et de terminer avec la célébration de la vie. L'essence la plus importante du film consistait à explorer la capacité des femmes à donner la vie et de refuser de la donner. En revanche, je ne voulais pas que cela entre en conflit avec la nécessité de définir ce qui se passe avec notre corps. Apparaît également ce cycle qui lie Eros et Thanatos qui cohabitent en permanence dans le film.

C. L. : Le titre du film, O Corno, témoigne également de la dualité, du monde animal (la corne de la vache) au monde végétal utilisé pour un avortement.

J. C. : O Corno désigne en effet l'ergot du seigle, un champignon vénéneux et parasite qui pousse sur le blé et qui a beaucoup été utilisé en Galice pour fabriquer des médicaments. Il a été utilisé pour accélérer les contractions dans un accouchement mais aussi dans la clandestinité pour faire des avortements. Cette mise en valeur du titre me permettait ainsi de rappeler le parallélisme entre accouchement et avortement. La corne





(corno) évoque également le monde des mammifères qui traverse tout le film et qui génère auprès du spectateur et de la spectatrice des images du monde animal associées à la défense et/ou à l'attaque. Ainsi, la vache est un animal qui traverse le film par sa présence.

O Corno, une histoire de femmes

de Jaione Camborda

Fiction

105 minutes. Espagne, Portugal, Belgique, 2023.

Couleur

Langues originales : portugais, espagnol, galicien

Avec : Janet Novás (María), Siobhan Fernandes (Anabela), Carla Rivas (Luisa), Daniela Hernán Marchán (Ángela), María Lado (Teresa), Julia Gómez (Carmen), José Navarro (Marcos), Nuria Lestegas (Mabel), Darío Fernández Raposo (Manuel), Flako Estévez (José), Filomena Grande (Belén), Pamela Vidal (Isa), Belén Merino (Rosa), Diego Anido (Juan)

Scénario : Jaione Camborda

Images : Rui Poças

Montage image : Cristobal Fernández

Montage son : David Machado

Musique : Camilo Sanabria

Son : Sergio Silva

Étalonnage : Rita Lamas

Direction artistique : Melania Freire

Maquillage : Barbara Broucke, Melissa Popsel

Costumes : Uxía P. Vaello

Casting : Noemi Chantada

Supervision des effets visuels : Jan Daghelinckx

Scripte : Anna Peris Lluch

Société de production : Esnatu Zinema, Miramemira, Elastica Films, Bando à Parte, Bulletproof Cupid

Production : Jaione Camborda, Andrea Vázquez, María Zamora

Coproduction : Rodrigo Areias, Katleen Goossens

Production associée : Rodrigo Areias, Katleen Goossens

Distributeur (France) : Épicentre Films

Sortie salles (France) : 27 mars 2024





O Corno, une histoire de femmes

1971, Espagne franquiste. Dans la campagne galicienne, María assiste les femmes qui accouchent et plus occasionnellement celles qui ne veulent pas avoir d'enfant. Après avoir tenté d'aider une jeune femme, elle est contrainte de fuir le pays en laissant tout derrière elle. Au cours de son périlleux voyage au Portugal, María rencontre la solidarité féminine et se rend compte qu'elle n'est pas seule et qu'elle pourrait enfin retrouver sa liberté... ce film beau et subtil retrace le parcours courageux d'une femme en avance sur son temps alors que l'avortement est interdit à cette époque dans l'Espagne de Franco. les dialogues sont bien écrit avec finesse

Festivals

O Corno, une histoire de femmes a été sélectionné dans les festivals suivants :-
Festival international de films de San Sebastian - Prix Coquille d'or- Festival de films européens Premiers d'Angers- Festival du Cinéma Espagnol de Nantes- Festival international de films de Toronto- Festival international de films de Londres BFI- Festival international de films de Busan- Festival international de films de Goteborg

Infos techniques

Nationalités

Année de production

Date de sortie DVD

Date de sortie Blu-ray

Date de sortie VOD

Type de film

Long métrage

Secrets de tournage

1 anecdote

Budget

Langues

Espagnol

Format production

Couleur

Couleur

Format audio

Format de projection

N° de Visa





O Corno , une histoire de femmes - Jaione Camborda - critique



Le 24 mars 2024

Une élégante épopée féministe pour célébrer la liberté, la maternité et la sororité.

O Corno , une histoire de femmes - Jaione Camborda - critique" itemprop="image" id="54e426a9">



0personne
L'a vu

0personne
Veut le voir

Résumé : 1971, Espagne franquiste. Dans la

campagne galicienne, María assiste les femmes qui accouchent et plus occasionnellement celles qui ne veulent pas avoir d'enfant. Après avoir tenté d'aider une jeune femme, elle est contrainte de fuir le pays en laissant tout derrière elle. Au cours de son périlleux voyage au Portugal, María rencontre la solidarité féminine et se rend compte qu'elle n'est pas seule et pourrait enfin retrouver sa liberté...

Critique : La réalisatrice Jaione Camborda plante le décor de son deuxième long-métrage dans une campagne de toute beauté où les couleurs chaudes compensent le sentiment d'oppression qui accompagne ces femmes qui, cadenassées dans une époque volontairement indéfinissable, entendent bien s'émanciper du joug patriarcal et des interdits religieux, dont María (Janet Novas dont c'est le premier rôle) se fait le porte-drapeau. Pêcheuse de coquillages dans un village de Galice, elle aide les femmes à accoucher mais aussi à avorter. Le film s'ouvre sur une émouvante scène d'accouchement qui révèle tout à la fois l'attention que María est capable d'accorder aux femmes dont elle s'occupe et l'importance du rapport au corps féminin, sujet central de cette chronique autour du droit des femmes à disposer de leur sexualité en particulier et de leur avenir en général.



Copyright Amador Lorenzo

Déterminée, María est dotée d'une force de caractère peu commune à cette époque où les femmes ont l'habitude de courber le dos. Cet acharnement à lutter encore et toujours pour l'amélioration de la condition féminine la pousse à prendre des risques démesurés au point de bouleverser son quotidien et de la contraindre à la fuite. Entre Espagne et Portugal, au cœur d'une nature protégée et protectrice, se met en place un réseau d'entraide, de la voisine qui l'avertit du danger imminent à la prostituée (merveilleuse Siobhan Fernandes) qui la recueille. Ici, où l'autorité masculine n'est que suggérée : les hommes n'existent qu'en filigrane, des silhouettes juste esquissées pour laisser toute latitude au combat des femmes. Habilement, la réalisatrice se livre à un jeu de miroirs en superposant les personnages féminins les uns aux autres pour renforcer le sentiment d'empathie mutuelle, éliminer la distance entre les femmes et créer une authentique sororité.



**Copyright Amador Lorenzo**

Si la première partie se nourrit d'une somme de détails filmés avec minutie et délicatesse le temps d'installer la force du propos, la deuxième nous entraîne dans un parcours plus vivifiant et chevaleresque, même si dans son ensemble *O'Corno* se distingue par son aspect plus contemplatif que démonstratif. Les dialogues s'effacent pour permettre l'épanouissement des espaces traversés et l'écho des battements de cœur de ceux qui les animent, mis en scène avec tant de bienveillance qu'ils parviennent, d'une seule expression, à transmettre toute l'émotion.

Un univers poétique propre à laisser au bord de la route quelques esprits cartésiens, mais doté d'une tendresse qui réchauffe le cœur, d'autant que l'interprétation de Janet Novas, danseuse de formation qui prête à son personnage toute sa puissance et son élégance corporelle, donne à cette combattante une vérité impressionnante.

À l'heure où le danger du retour de l'interdiction de l'avortement plane sur de nombreux pays, *O Corno* rappelle avec une grâce infinie l'importance des combats du passé et des liens de solidarité mis en place pour surmonter l'adversité ainsi que leur capacité à renaître si la situation l'exigeait.

Claudine Levanneur

Copyright Amador Lorenzo



Copyright Amador Lorenzo



Copyright Amador Lorenzo



Copyright Amador Lorenzo

aVoir-aLire.com, dont le contenu est produit bénévolement par une association culturelle à but non lucratif, respecte les droits d'auteur et s'est toujours engagé à être rigoureux sur ce point, dans le respect du travail des artistes que nous cherchons à valoriser. Les photos sont utilisées à des fins illustratives et non dans un but d'exploitation commerciale. Après plusieurs décennies d'existence, des dizaines de milliers d'articles, et une évolution de notre équipe de rédacteurs, mais aussi des droits sur certains clichés repris sur notre plateforme, nous comptons sur la bienveillance et vigilance de chaque lecteur - anonyme, distributeur, attaché de presse, artiste, photographe. Ayez la gentillesse de contacter Frédéric Michel, rédacteur en chef, si certaines photographies ne sont pas ou ne sont plus utilisables, si les crédits doivent être modifiés ou ajoutés. Nous nous engageons à retirer toutes photos litigieuses. Merci pour votre compréhension.





CINÉMA

O CORNO

Galice, 1971, dans la petite île d'Arousa, María récolte les coquillages et aide les femmes à accoucher mais parfois aussi à interrompre une grossesse non

désirée. Pour cela, elle utilise l'ergot de seigle (*o corno*), un champignon vénéneux. Après avoir tenté d'aider une jeune fille, María doit fuir la Galice pour se réfugier au Portugal. Traquée comme une bête sauvage, María rencontre sur la route d'autres femmes qui vont l'aider... Ce road-movie rural et nocturne évoque la peur face à la répression franquiste d'une époque sombre à travers le destin de toutes les María, seules face à la maternité et à la précarité. Le film s'ouvre et se ferme sur une longue séquence d'accouchement dans laquelle la réalisatrice filme presque comme un documentaire la douleur et la beauté de la délivrance. Janet Novás qui est danseuse offre une incarnation charnelle de son personnage, forte comme un élément, ancrée dans la terre, résistante. Jaione Camborda est la première femme réalisatrice à avoir reçu la Concha de Oro au festival de San Sebastián.

De Jaione Camborda
avec Janet Novás
Le 27 mars

Des places à gagner
sur votre Club abonnés





Critique Express : O Corno , une histoire de femmes

- Critiques de films
- Drame

Par
Jean-Jacques Corrio

-
24 mars 2024

192

Facebook

Twitter

Pinterest

WhatsApp



O Corno – une histoire de femmes



Espagne, Portugal : 2023

Titre original : –

Réalisation : Jaione Camborda

Scénario : Jaione Camborda

Interprètes : Janet Novás, Julia Gomez, Nuria Lestegás

Distribution : Epicentre Films

Durée : 1h45

Genre : Drame

Date de sortie : 27 mars 2024

2.5/5

Synopsis : 1971, Espagne franquiste. Dans la campagne galicienne, María assiste les femmes qui accouchent et plus occasionnellement celles qui ne veulent pas avoir d'enfant. Après avoir tenté d'aider une jeune femme, elle est contrainte de fuir le pays en laissant tout derrière elle. Au cours de son périlleux voyage au Portugal, María rencontre la solidarité féminine et se rend compte qu'elle n'est pas seule et qu'elle pourrait enfin retrouver sa liberté...



1971 : cela fait 35 ans que **Francisco Franco** exerce son pouvoir dictatorial en **Espagne** et le pays continue de baigner de façon prononcée dans le patriarcat et la bigoterie. Dans ces conditions, il ne fait pas bon d'être accusé de pratiquer des avortements clandestins. C'est ce qui arrive à Maria qui, dans l'île d'**Arousa**, en **Galice**, au nord-ouest de l'**Espagne**, pratique aussi bien les accouchements que les avortements, en plus de son activité de pêcheuse de moules. Une accusation d'autant plus grave que Luisa, la dernière jeune fille ayant fait appel à ses services, n'a pas survécu à la tentative d'avortement. Prévenue par une amie de l'arrivée toute proche de la « guardia civil », Maria se voit contrainte de fuir son île et son pays pour aller se réfugier de l'autre côté du fleuve **Minho**, au **Portugal**.

On regrette que ce deuxième long métrage de la réalisatrice basque **Jaione Camborda** peine à vraiment démarrer et fasse un peu trop de place à une certaine complaisance, ne serait-ce que par la durée des scènes, dans la description des souffrances physiques subies par les femmes que ce soit lors d'un accouchement ou d'un avortement, des souffrances dont on comprend parfaitement qu'elles puissent se ressembler dans la mesure où, dans les deux cas, il s'agit d'expulsion depuis le corps d'une femme. On le regrette d'autant plus que, par ailleurs, le film présente des qualités évidentes pour parler du sujet important de l'avortement dans une époque où, un peu partout dans le monde, on constate la remise en question de sa légalisation : la mise en lumière du phénomène de sororité qui amène des femmes d'horizons, de pays, de cultures différent(e)s à s'entraider sans se poser de question ; la très grande qualité de la photographie due au portugais **Rui Poças**, avec une très belle lumière et de magnifiques gros plans sur les visages féminins ; le jeu très intense de **Janet Novás**, l'interprète de Maria, une danseuse de métier dont c'est la première apparition sur un écran de cinéma et qui s'est vue attribuer pour ce rôle, très récemment, le **Goya** de la meilleure espoir féminine ; une utilisation intelligente du hors-champ. Dans ce film où on entend très peu de musique, on parle castillan, galicien et portugais. Par ailleurs on peut se poser la question de la signification du titre **O Corno** et s'interroger sur un avortement clandestin très différent de ce qu'on voit d'habitude, avec utilisation d'aiguilles à tricoter ou de cintres. En fait, la réponse à ces deux interrogations est commune : en galicien, le mot « corno » désigne l'ergot du seigle, qui, utilisé en infusion, peut arriver à provoquer un avortement.







Critique : *O corno, une histoire de femmes*

par [CRISTOBAL SOAGE](#)

29/09/2023 - Jaione Camborda compose un récit sur la maternité, la sororité et la fuite pour raisons de survie qui se trouve magnifié par la sensibilité avec laquelle elle a soigné le moindre détail



Janet Novás dans *O corno, une histoire de femmes*

O corno, une histoire de femmes [+], deuxième long-métrage de la réalisatrice basque **Jaione Camborda**, avec lequel elle concourt pour la première fois pour le Coquillage d'or du [Festival de San Sebastian](#), est un drame intime puissant qui tourne autour des sujets de la maternité et du droit des femmes à décider de leur corps et de leur destin. Le film nous emmène sur l'île d'Arousa pendant l'année 1971. Dans cette petite localité de Galice, Maria, pêcheuse de coquillages, exerce aussi la fonction de sage-femme, avec ses voisines. On découvre la sensibilité et l'attention que dédie Maria à ses compagnes dans une séquence initiale brillantissime, où pendant environ dix minutes, on assiste à l'accouchement d'une femme, que

la caméra de Camborda observe avec une attention et une délicatesse comme on en a rarement vu.

(L'article continue plus bas - Inf. publicitaire)

Ce goût du détail donne le ton de l'ensemble du film. Une attention minutieuse est accordée aux corps et aux mouvements des personnages, sans pour autant que soit jamais délaissé l'environnement dont ils font partie. Maria nous est montrée comme une femme forte et solitaire, dotée d'une indépendance peu commune chez les femmes espagnoles des dernières années du franquisme. C'est ce tempérament qui va l'amener à se mettre en jeu pour la liberté de ses compagnes, au point qu'elle va prendre des décisions risquées avec des conséquences terribles qui vont marquer son destin.

Obligée de fuir le lieu où se trouve toute sa vie, elle entreprend un voyage sans retour pour pouvoir traverser la frontière vers le Portugal. Dans cette escapade désespérée, Maria dispose d'un réseau de femmes pour s'occuper d'elle et la protéger, de la voisine qui l'avertit que sa vie est en danger et qu'elle doit fuir à la prostituée (la formidable **Siobhan Fernández**, pour la première fois à l'écran) qui l'accueille à destination. Pendant tout ce trajet, on suit l'héroïne avec un intérêt qui ne décroît pas, en grande partie grâce à l'excellent travail de la comédienne également débutante **Janet Novás**, qui use de son expérience de danseuse pour doter son personnage d'une expressivité physique impressionnante.

Tout au long du film, les scènes mémorables s'enchaînent, où la photographie de **Rui Poças** sait capter toute la beauté des paysages environnants avec une sobriété éblouissante. L'authenticité indéniable du film vient aussi du travail fondamental qu'ont fourni **Melania Freire** sur les décors et **Uxía Vaello** sur les costumes. Ainsi, des lieux comme le "furancho" (une sorte de taverne domestique), les bateaux des pêcheuses ou les maisons où l'héroïne est accueillie prennent vie, et témoignent eux aussi du respect avec lequel le film traite les vies et les espaces qu'il dépeint – des vies et des espaces peu représentés sur le grand écran jusqu'ici, mais qui prennent ici une précieuse revanche, grâce à la splendeur de *O corno, une histoire de femmes*.

Le film a été produit par les sociétés espagnoles [Esnatu Zinema](#), [Miramemira](#) et [Elastica Films](#) avec [Bando à Parte](#) (Portugal) et [Bulletproof Cupid](#) (Belgique). Les ventes internationales du film sont gérées par [Films Boutique](#).



A voir également au cinéma cette semaine

Cinéma

Notre recommandation

3/5

Infos & réservation

Lu / Vu

parDominique PoncetAntoine le Fur

Le 27 mars 2024

Et aussi

- ***La promesse verte*** d'Edouard Bergeon. Avec Alexandra Lamy, Félix Moati, Sofian Khammes, Antoine Bertrand...

Scandalisé par le problème de la déforestation orchestrée en Indonésie par les



exploitants d'huile de palme sans scrupule, Martin, 28 ans (Félix Moati) rejoint une ONG pour essayer de le dénoncer. Après un tragique évènement, il veut rentrer en France pour témoigner. Mais il est arrêté à l'aéroport de Djakarta avec de la drogue qu'on a mise dans ses affaires. Le verdict tombe : il est condamné à mort. Aidée par le consul de France en poste dans la capitale indonésienne (Sofian Khammes, très juste comme à son habitude), sa mère (Alexandra Lamy) va tout tenter pour le sauver...

Pour son deuxième film, Edouard Bourgeon, le réalisateur d' *Au nom de la terre*, propose un thriller écologique sur le désastre des cultures d'huile de palme en Indonésie. Le sujet avait de quoi passionner. Mais à trop vouloir convaincre, Edouard Bourgeon (et son co-scénariste, Emmanuel Courcol) verse par moments dans le militantisme appuyé. Dommage ! Restent, qui ne sont pas rien, la belle et ambitieuse réalisation du film et aussi ses interprètes, tous formidablement investis, Alexandra Lamy en tête, formidable en mère courage. Intéressant, utile, mais trop convenu.

Recommandation: 3 cœurs

Dominique Poncet

- ***Pas de vagues* de Teddy Lussi-Modeste- Avec François Civil, Shain Boumedine, Bakary Kebe, Toscane Duquesne...**

Julien (François Civil) est un jeune professeur de français. Idéaliste, il fait de son mieux pour créer du lien avec quelques élèves, notamment Leslie (Toscane Duquesne), une adolescente timide. Sauf que cette proximité est mal perçue par certains camarades, qui prêtent à l'enseignant de mauvaises intentions. Un jour, Julien se retrouve accusé de harcèlement envers Leslie. Petit à petit, le scandale se propage au sein de l'établissement et la vie du jeune professeur prend une tournure cauchemardesque...

Teddy Lussi-Modeste s'était déjà fait remarquer avec ses deux premiers films, *Jimmy Rivière* et *Le Prix du succès*. Le voici de retour avec *Pas de vagues*, son nouveau long-métrage aussi captivant qu'efficace. Le cinéaste s'inspire ici d'un évènement dont il a été le principal concerné, il y a plusieurs années, alors qu'il était enseignant. Pour relater cet épisode, il a fait appel à la désormais incontournable Audrey Diwan (*L'Événement*) pour l'aider dans le scénario. Un duo de talent pour un film dont la tension va crescendo jusqu'à un dénouement qui laisse le spectateur sans voix. En prime, François Civil trouve ici l'un de ses meilleurs rôles. Une œuvre puissante.

Recommandation: 4 cœurs

Antoine Le Fur

- ***Paternel* de Ronan Tronchot- Avec Grégory Gadebois, Géraldine Nakache, Lyes Salem...**

Prêtre énergique et solaire, Simon (Grégory Gadebois), est entièrement dévoué à la paroisse dont il a la charge. Mais voici qu'un jour débarque Louise (Géraldine Nakache), une petite amie qu'il avait eue avant de prononcer ses vœux. Elle est accompagnée d'Aloé (Anton Alluin), un petit garçon de onze ans, dont elle affirme qu'il est son fils. Le quotidien de Simon, déboussolé par cette nouvelle, va voler en éclats. Partagé entre son fils et ses fidèles, incapable de convaincre sa hiérarchie que son apostolat est compatible avec l'amour paternel, le prêtre va aller jusqu'à remettre en question ce sur quoi il avait fondé sa vie.

Traiter de la remise en question du célibat des prêtres... Le sujet était casse-gueule. Ronan Tronchot et son co-scénariste Ludovic du Clary s'en tirent bien. Émouvant, mais pas mélo, leur film, réalisé par le seul Ronan Tronchot (c'est son premier long métrage !) est un bijou d'équilibre et d'authenticité. On peut juste regretter qu'il soit un peu trop sage dans sa réalisation. Grégory Gadebois est Simon. Décidément, ce comédien a un talent inouï. Quoiqu'il joue, il est plus que parfait, de justesse, de naturel et de simplicité.



Recommandation : 3 cœurs**Dominique Poncet**

- ***O'Corno, une histoire de femmes* de Jaione Camborda- Avec Janet Novás, Julia Gomez, Carla Rivas...**

1971, dans l'Espagne franquiste. Maria (Janet Novas) aide les femmes qui accouchent mais également celles qui souhaitent mettre fin à leur grossesse. Les événements prennent une tournure dramatique le jour où une jeune fille décède des suites d'un avortement dont elle est à l'origine. Maria doit alors quitter le pays en urgence, en laissant tout derrière elle. Elle se réfugie au Portugal où elle fait la rencontre d'autres femmes. À leurs côtés, elle découvre qu'une nouvelle vie est possible...

O Corno, *une histoire de femmes* est certainement l'un des plus beaux films sur la sororité, ce concept éminemment contemporain qui a parfois tendance à être galvaudé. La solidarité est de mise entre les différents personnages féminins du nouveau long-métrage de la cinéaste espagnole Jaione Camborda (*Arima*). Sensible et délicat, le film reste toutefois assez inégal, notamment dans sa deuxième partie. Reste la performance incroyable de la danseuse Janet Novas, en femme en quête d'émancipation.

Recommandation : 3 cœurs**Antoine Le Fur**

- ***L'Affaire Abel Trem* de Gábor Reisz - Avec Gáspár Adonyi-Walsh, István Znamenák...**

C'est la fin de l'année scolaire à Budapest. Recalé au bac à cause d'un oral désastreux, Abel va raconter un bobard à ses parents et prétendre qu'il a été saqué par son examinateur, un professeur libéral, pour la raison qu'il portait un pin's nationaliste... Sans s'en rendre compte, l'ex aspirant-bachelier va déclencher un scandale politico-médiatique, qui va le dépasser, puisque des gens de tous bords vont s'en mêler et donner leur avis.

Pour raconter son histoire de mensonge et le fracassant scandale qui s'en est suivi, Gábor Reisz a utilisé une structure narrative complexe : il l'a déclinée selon trois points de vue différents: celui d'Abel, celui de son père et celui de l'enseignant incriminé. Mais partant du principe très « pirandellien » qu'« à chacun, sa vérité », il s'est bien gardé, en revanche, de donner son avis sur les récits de ses trois personnages. Avec ce résultat assez stupéfiant de mettre finalement le spectateur face à la complexité, à l'hétérogénéité et aux divisions de la société hongroise contemporaine, tout en ayant dénoncé, au passage, les dérives du bouche à oreille. Trop fort, Gábor Reisz! On comprend pourquoi son film a été primé à la dernière Mostra de Venise. Édifiant, amusant, et d'une savante fluidité...

Recommandation : 4 cœurs**Dominique Poncet**



La solidarité féminine est le thème principal de



O Corno, une histoire de Femmes Une solidarité autant dans la douleur d'un accouchement que de celle d'un avortement. Une entraide entre deux femmes de couleur et une femme espagnole pourtant loin de chez elles et qui devront se serrer les coudes. Cela ne veut pas dire que les hommes sont les méchants de l'histoire pour autant, loin de là. Le petit ami de Luisa l'aime et est affectueux. L'homme de passage de Maria ne s'en prend pas à elle et le mari de Carmen est également un homme aimant. Alors oui, certains hommes en profitent mais, comme il y a des hommes bons et mauvais, il n'y a pas de sentiment de généralisation.

C'est surtout le contexte de l'époque qui fait que Maria doit fuir. Tout comme en France dans les années 70, l'avortement était alors encore interdit. Il sera dépénalisé en 1985 et légalisé en 2010 mais des mouvements, comme celui de 2014, ont failli faire en sorte que celui-ci soit de nouveau interdit par une loi. Autant dire que **O Corno**, Une Histoire de Femmes est un long-métrage important pour l'Espagne pour bien comprendre ce qui a été gagné et ce qui pourrait être perdu.

Alors que la France vient d'inscrire l'IVG au sein de la constitution, des films importants sur le sujet continuent de sortir, comme Annie Colère et L'Événement **O Corno**, Une histoire de Femmes est le penchant ibérique de ces œuvres. Cette thématique est bien développée, y compris au niveau des personnages. Celui de Maria va évoluer au gré de ses rencontres – ce que montre clairement la scène finale.

Une relation sexuelle

En ce qui concerne la réalisation, cela reste aussi très minimaliste. Caméra à l'épaule avec une lumière réaliste, la scénariste/ réalisatrice Jaione Camborda suit le mouvement de ses personnages. Elle ne fait pas dans l'esbrouffe, mais offre des scènes miroirs (l'accouchement, l'avortement et la relation sexuelle) pour montrer autant la douleur que le plaisir d'une femme. Ces scènes sont longues et en plan séquence pour rester au plus près des émotions des protagonistes. On pourra seulement reprocher le changement de point de vue de Luisa à Maria après le premier tiers du film, qui pourra déstabiliser le spectateur.

Enfin, il y a peu de musique. Celle-ci est présente uniquement lors de scènes importantes et, même là, elle reste minimaliste, appuyant juste ce qu'il faut les émotions



convoquées.

O Corno, Une histoire de Femmes est un drame touchant à la réalisation maîtrisée. Il s'agit aussi de la révélation d'une actrice, Janet Novás, et d'une cinéaste, Jaione Camborda.

Article écrit par





O CORNO, UNE HISTOIRE DE FEMMES



1971, Espagne franquiste. Dans la campagne galicienne, María assiste les femmes qui accouchent et plus occasionnellement celles qui ne veulent pas avoir d'enfant. Après avoir tenté d'aider une jeune femme, elle est contrainte de fuir le pays en laissant tout derrière elle. Au cours de son périlleux voyage au Portugal, María rencontre la solidarité féminine et se rend compte qu'elle n'est pas seule et qu'elle pourrait enfin retrouver sa liberté...

Critique du film

Grand gagnant du **Coquillage d'or au festival de San Sebastian** en septembre 2023, **O Corno** de **Jaoine Camborda**, consacre une fois de plus deux aspects importants de la création cinématographique. Tout d'abord, il marque la première victoire d'une femme dans cette compétition prestigieuse, dans la lignée des prix reçus à Venise par Laura Poitras et à Cannes par Justine Triet cette même année. Ces réalisatrices émergentes, il s'agit ici d'un second long-métrage, inscrivent toutes leurs noms dans des palmarès qui n'ont très longtemps été que des scènes exclusivement masculines – il faut penser que Justine Triet n'est que la troisième femme réalisatrice à recevoir le prix cannois. Au-delà de cet aspect international, il est notable que l'Espagne, dans la diversité de ses composantes régionales, produise autant d'œuvres passionnantes, que ce soit avec **Carla Simon** (*Nos Soleils*), **Estibaliz Urresola Solaguren**, ou Jaoine Camborda.

C'est au crépuscule du régime franquiste que s'inscrit l'histoire d' **O Corno**, dont le sous-titre français, « **Une histoire de femmes** », souligne que le sujet s'inscrit encore plus fermement dans une problématique, la maternité, qui a lourdement pesé sur la vie de générations de femmes empêchées dans le contrôle de leur propre corps. **La première scène du film donne le ton d'une démonstration absolument époustouflante**, la réalisatrice montre un accouchement, long, douloureux, le regard fixé sur une femme en souffrance. **Le souffle, la tension extrême du corps, c'est tout le film qui se tend en même temps que cette future mère qui doit délivrer son enfant pour se délivrer elle-même de cette douleur**. Avec cette introduction, c'est tout un programme qui est déjà à l'écran, celui de la difficulté de gérer cet événement dans un pays où l'on subit la natalité plutôt qu'on la choisit.





Le film tourne autour d'une très belle idée, celle de la solidarité entre femmes, et plus largement d'**une sororité qui repousse les frontières, tout en refusant le jugement**. L'autrice refuse de montrer l'autorité du père ou de la police, elle ne regarde que ces femmes en lutte, que ce soit dans la première partie où la mort vient cueillir celle qu'il faut aider, ou la seconde où le voyage, une fuite, aboutit dans la surprise, presque dans l'irrationnel. Le passage de l'Espagne franquiste à un Portugal proche, mais qui est une véritable frontière à atteindre, est presque vécu dans un réalisme magique qui répare les corps abîmés pour révéler d'autres possibles.

Si ces moments de flottements peuvent dérouter, voire perdre le spectateur en cours de route, ils exhalent également d'un charme indéniable, ainsi que d'une tendresse qui se matérialise autour du personnage d'Anabela, inoubliable **Siobhan Fernandes**, qui forme un duo sublime avec **Janet Novas**, qui est de tous les plans, rythmant le film qui épouse ses contours. Son personnage de Maria se nourrit de la force et de la générosité d'Anabela, avec là encore une solidarité touchante et grandiose qui font du film **une déclaration d'amour à toutes ces femmes qui se sont battues contre des lois scélérates, mais aussi contre des situations de pauvreté qui les touchaient en premier lieu**.

Bande-annonce

27 mars 2024 – De Jaoline Camborda, avec Janet Novas, Julia Gomez et Nuria Lestegas.



Référent éditorial. Cinéfou des premiers rangs, fidèle lieutenant de Plasticman.





CRITIQUE : O CORNO UNE HISTOIRE DE FEMMES

En salles mercredi 27 mars prochain, O Corno, une histoire de femmes est un très beau film espagnol à la fois politique, social et contemplatif c'est assez rare pour être soutenu.... De belles images très composées, une belle lumière et surtout un propos toujours d'actualité dans la politique sociale que l'extrême droite nous propose....

L'Espagne franquiste dans un village de la campagne galicienne. Maria la sage femme aide aussi les femmes à avorter clandestinement. Une situation dangereuse et risquée dans un pays catholique à la politique sociale inexistante. Lorsqu'un avortement cause la mort d'une jeune fille, Maria est contrainte de s'enfuir et passer la frontière pour se réfugier au Portugal. Un voyage périlleux dans lequel, malgré tout, elle rencontrera une chaîne de solidarité sororale.

Un film âpre et pourtant lumineux sur la terrible condition féminine dans une dictature patriarcale. Maria, qui toute sa vie a aidé les femmes de son village, va trouver, le long de sa route, des sœurs de souffrance prêtes à lui tendre la main.

De tendres et fragiles rencontres, comme une histoire simple où les silences et les paroles rares ont une importance capitale.

Déliçats portraits de femmes qui rappellent " Certain Women " le beau film de l'immense Kelly Reichardt.

Un cinéma porteur d'une symbolique douce et sensible malgré la violence du sujet, " O Corno " est le témoignage puissant d'une époque et une belle expérience cinématographique.

Un film de Jaione Camborda

Fiction - - 2023 - Espagne, Portugal, Belgique - 105 min - Couleur - 1.85 - 5.1

Avec Janet Novás, Siobhan Fernandes, Carla Rivas, Daniela Hernán Marchán, María Lado, Julia Gómez, José Navarro, Nuria Lestegas, Diego Anido

Sortie le 27 mars 2024



Direct Actu

cinéma | série TV
Musique | culture

La culture Pop dans les veines

CINÉMA, CINÉMA ESPAGNOL

O Corno, une histoire de femmes : Le droit à l'avortement en terrain franquiste

JAIONE CAMBORDA dévoile le portrait d'une femme, d'une époque. Un regard sur la féminité et l'apprentissage du chemin menant à la vie de mère. Une histoire de l'Espagne franquiste, de la solidarité nécessaire entre les Femmes et le long chemin menant à la liberté.

1971, Espagne franquiste. Dans la campagne galicienne, María assiste les femmes qui accouchent et plus occasionnellement celles qui ne veulent pas avoir d'enfant. Après avoir tenté d'aider une jeune femme, elle est contrainte de fuir le pays en laissant tout derrière elle. Au cours de son périlleux voyage au Portugal, María rencontre la solidarité féminine et se rend compte qu'elle n'est pas seule et qu'elle pourrait enfin retrouver sa liberté ...



Maria à travers la vie et la mort

O Corno, une histoire de femmes, est l'histoire de Maria, une sage-femme au sens premier du terme, qui se construit dans l'accompagnement des autres futures mères, mais n'arrivent pas à le devenir. Il y a dans ce film encore le mythe selon lequel une femme n'est complète que si elle est passée par l'expérience de la maternité. Elle aspire à la maternité pour transcender son existence et s'affirmer face à une société oppressive. Devenir mère représente pour elle une affirmation de soi, un acte de résistance face aux interdits, tout en incarnant un lien profond avec la vie et la nature.

Publicité

Réglages de confidentialité

Maria est présentée comme un personnage complexe, lié à divers jeux de miroirs avec d'autres femmes. La référence à la maternité est évoquée à travers des scènes telles que l'accouchement, la sexualité et l'avortement. Ces moments, formant un triptyque, soulignent la dualité entre vie et mort. Le titre **O Corno** renforce cette dualité, liant la corne de vache à la naissance et à l'avortement. L'héroïne, confrontée à une société oppressante, cherche dans la maternité une expression de sa liberté et une connexion profonde avec la vie, réaffirmant ainsi son identité au-delà des interdits imposés par l'Église et le patriarcat. Devenir mère-célibataire devient pour elle un moyen de résister, de briser

les frontières et de s'affranchir des contraintes sociales de son époque.

Le film arrive à montrer la pression sur les femmes devant se cacher pour avorter et en faisant appelle aux faiseuses d'ange, on obtient des conséquences graves comme des hémorragies mortelles.

L'année 1971 a été stratégiquement choisie pour l'intrigue, située dans une Espagne franquiste. La technique du hors champ est utilisée habilement pour laisser place à l'imaginaire du spectateur, renforçant l'implication émotionnelle et physique. Les thèmes de la vie, de la mort et de la dualité entre Eros et Thanatos sont exprimés subtilement à travers des scènes emblématiques.

Le choix des décors et de la mise en scène renforce l'atmosphère oppressante, en mettant l'accent plutôt sur une représentation explicite de l'époque, afin d'encourager le public à faire des analogies avec les enjeux contemporains. En effet, depuis quelques années, de nombreux pays reviennent sur la légalisation de l'avortement et la France demeure à ce jour le seul état à avoir inscrit ce droit dans la constitution.

Maria, est un prénom à la résonance forte ! Il évoque la maternité sacrée de la Vierge, mais aussi Marie Madeleine, sage-femme dans certaines croyances réactivées avec le film de Garth Davis. Le prénom symbolise la dualité de la femme, liant la sainteté maternelle à la sagesse incarnée dans l'art de donner la vie.

Quelques informations complémentaires sur le film

O Corno, est le fruit d'un projet minutieusement préparé par Jaione Camborda. Dans un entretien, elle révèle l'ampleur de son travail d'investigation pour donner vie à cette période historique. La lecture assidue d'ouvrages d'historiens n'a été qu'une étape, car

l'essence du scénario a été nourrie par les témoignages poignants de femmes de l'époque, rencontrées individuellement. Ainsi, le film n'émane pas d'une histoire unique, mais plutôt de plusieurs récits authentiques.

Publicité

Réglages de confidentialité

Le film parle de solidarité entre les femmes, la sororité, fil conducteur du film, qui s'exprime également dans l'équipe de production exclusivement féminine. La réalisatrice souligne que cette collaboration a renforcé la connexion avec le sujet. La coproduction avec le Portugal a permis d'intégrer une équipe portugaise, notamment le talentueux directeur de la photographie Rui Poças, apportant une sensibilité essentielle au film.



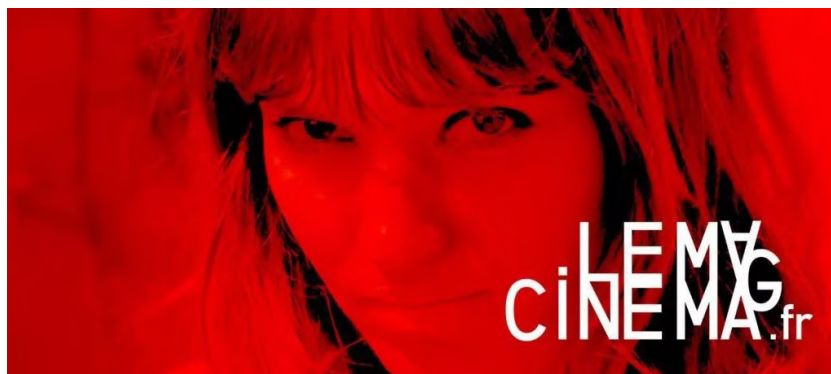
Un film, une cause et une actrice époustouflante

La réalisatrice explique pour elle a choisi la danseuse Janet Novás pour le rôle principal. Au-delà de son talent, découle de la nécessité d'une présence physique incarnant la connexion avec la terre et le monde rural, renforçant ainsi l'authenticité du personnage de María.

Le projet se distingue par sa richesse thématique, son engagement historique et son souci de transcender les frontières, qu'elles soient linguistiques, culturelles ou temporelles. Le multilinguisme du film, passant du galicien au portugais et à l'espagnol, vise à transcender les barrières linguistiques, soulignant la proximité entre les cultures. La nature et les animaux, traités esthétiquement, deviennent des alliés contre l'oppression.

Le saviez-vous, **O Corno** fait référence à l'ergot du seigle, utilisé dans les accouchements et avortements. Il était utilisé pour accélérer les contractions lors de l'accouchement, mais clandestinement. En raison de ses propriétés utérotoniques, favorisant les contractions utérines, il servait aussi à provoquer des avortements. Dans le film, ce titre fait également référence au monde animal, en particulier à la vache présente tout au long du film.

27 mars 2024 **en salle** | 1h 45min | Drame
De Jaione Camborda |
Par Jaione Camborda
Avec Janet Novás, Julia Gomez, Nuria Lestegás
Titre original O corno



O corno, une histoire de femmes de Jaione Camborda

PAR LE MAG CINEMA LE 17 JANVIER, 2024

Mis à jour le 25 janvier, 2024

Un film de **Jaione Camborda**

Avec: **Janet Novás, Siobhan Fernandes, Carla Rivas, Daniela Hernán Marchán, Diego Anido, María Lado, Julia Gómez, José Navarro, Nuria Lestegás, Darío Fernández Raposo**

1971, Espagne franquiste. Dans la campagne galicienne, María assiste les femmes qui accouchent et plus occasionnellement celles qui ne veulent pas avoir d'enfant. Après avoir tenté d'aider une jeune femme, elle est contrainte de fuir le pays en laissant tout derrière elle. Au cours de son périlleux voyage au Portugal, María rencontre la solidarité féminine et se rend compte qu'elle n'est pas seule et qu'elle pourrait enfin retrouver sa liberté...

Notre avis: *(*)**

Un film naturaliste, quasi bressonnien, qui propose une magnifique image (de très jolies contrastes, une lumière très étudiée), qui propose de saisissant clair-obscur servant parfaitement un récit épuré, ramené à des thématiques simples prises à une qui traversent la vie d'une femme. Narrativement, la réalisatrice **Jaione Camborda**, s'appuie non pas tant sur une héroïne qu'elle suivra, mais plus sur un fil conducteur qui se passe d'une héroïne à l'autre. Souffrance de mettre au monde, souffrance d'avorter, poids de la tradition et du regard d'une communauté, ou d'une famille qui emprisonne les femmes dans un rôle qu'elles n'ont pas décidé a priori, mais qu' a posteriori certaines d'entres elles perpétuent et instaurent en devoir moral, voici quelques uns des thèmes traversés et interrogés avec douceur et acuité.



Les films à ne pas manquer en mars



Quels sont ? Le Polyester vous propose sa sélection de longs métrages à découvrir en salles.

- **Inchallah un fils, Amjad Al Rasheed (6 mars)**

L'histoire : Jordanie, de nos jours. Après la mort soudaine de son mari, Nawal, 30 ans, doit se battre pour sa part d'héritage, afin de sauver sa fille et sa maison, dans une société où avoir un fils changerait la donne.

Pourquoi il faut le voir : Avec ce film sélectionné à Cannes dans le cadre de la Semaine de la Critique, le Jordanien Amjad Al Rasheed (lire notre entretien) trouve un ton parfois inattendu, du drame social à la comédie noire. Le jeune cinéaste délivre un récit puissant, jamais pétrifié par ses bonnes intentions, et qui est porté par son excellente actrice Mouna Hawa.



Pourquoi il faut le voir : Dévoilé à la dernière Quinzaine des Cinéastes, **Blue Summer** de la Chinoise Zihan Geng est un récit d'apprentissage familial dont le traitement sensoriel vient apporter un relief émouvant. La photo est baignée d'une délicatesse d'aquarelle, les couleurs y sont douces mais présentes, à commencer bien sûr par le bleu et toutes ses nuances de la plus glacée à la plus mélancolique.



• **O Corno, Jaione Camborda (27 mars)**

L'histoire : 1971, Espagne franquiste. Dans la campagne galicienne, María assiste les femmes qui accouchent et plus occasionnellement celles qui ne veulent pas avoir d'enfant. Après avoir tenté d'aider une jeune femme, elle est contrainte de fuir le pays en laissant tout derrière elle.

Pourquoi il faut le voir : Grand Prix au dernier Festival de San Sebastian, **O Corno** de l'Espagnole Jaione Camborda (lire notre entretien) partage un point de vue poignant sur la sororité. Ce film ambitieux, à la construction étonnante et dont la belle photographie est signée par le Portugais Rui Poças, confirme l'excellente santé du jeune cinéma espagnol.

• **Los Delicuentes, Rodrigo Moreno (27 mars)**

L'histoire : Román et Morán, deux modestes employés de banque de Buenos Aires, sont piégés par la routine. Morán met en oeuvre un projet fou : voler au coffre une somme équivalente à leurs vies de salaires. Désormais délinquants, leurs destins sont liés. Au gré de leur cavale et des rencontres, chacun à sa manière emprunte une voie nouvelle vers la liberté.

Pourquoi il faut le voir : Découvert au Festival de Cannes dans la section Un Certain Regard, **Los Delicuentes** est un film qui n'obéit qu'à sa propre logique rêveuse. Brillant par son originalité, ce long métrage-fleuve (3h00) est un nouveau succès du



cinéma argentin, à classer aux cotés de **Trenque Lauquen** et des films d'Alejo Moguillansky.

• **Apolonia, Apolonia, Lea Glob (27 mars)**

L'histoire : Lorsque la réalisatrice danoise Lea Glob commence à filmer la peintre Apolonia Sokol, il ne devait s'agir que d'un exercice d'école de cinéma. Le portrait filmé s'est finalement tourné sur treize années pour se muer en une épopée intime et sinieuse d'une jeune femme artiste

Pourquoi il faut le voir : La Danoise Lea Glob parvient à dresser un portrait réaliste et sans fantasmes de la vie d'artiste, là où le cinéma caricature encore trop souvent le monde de l'art contemporain. Dans ce documentaire réussi, elle signe également l'émouvant témoignage parallèle d'une autre artiste à l'œuvre : la cinéaste elle-même.

Nicolas Bardot

| Suivez Le Polyester sur Bluesky, Twitter, Facebook et Instagram ! |





Au Cinéma: **O Corno** Une histoire de femmes

- par trendyslemag
- Publié le 23 mars 2024

1971, Espagne franquiste. Dans la campagne galicienne, María assiste les femmes qui accouchent et plus occasionnellement celles qui ne veulent pas avoir d'enfant. Après avoir tenté d'aider une jeune femme, elle est contrainte de fuir le pays en laissant tout derrière elle. Au cours de son périlleux voyage au Portugal, Maria rencontre la solidarité féminine et se rend compte qu'elle n'est pas seule et qu'elle pourrait enfin retrouver sa liberté...

Jaione Camborda la réalisatrice se confie :

J'ai lu beaucoup de livres d'historien.nes, mais surtout ce qui m'a influencé ce sont les témoignages de femmes de cette époque. J'ai rencontré plusieurs de ces femmes qui m'ont raconté leurs histoires. Certaines d'entre elles m'ont ainsi inspiré plusieurs scènes. Le film n'est donc pas l'adaptation d'une histoire réelle mais plutôt de diverses histoires réelles.

O Corno, nous montre le combat d'une femme en avance sur son époque, contre les interdictions et les châtements, elle donne le choix à celles qui ne souhaitent pas être mère, malgré les dangers évidents, elles acceptent les risques des méthodes non conventionnelles, même si parfois les conséquences sont terribles.

Dans une société totalement hermétique à toutes négociations, Maria, s'engage dans une voix libératoire au péril de sa propre liberté, commence alors un road trip vers l'inconnu, où la encore des femmes s'entraident sans poser de questions. Une belle solidarité féminine clandestine qui apporte la lumière dans l'obscurité fachiste d'une société aveuglée par la peur de l'émancipation des femmes.

Le personnage de Maria, est forte, déterminé, magnifiquement interprétée par Janet Novas, elle communique beaucoup par son regard, elle est sans aucun doute l'âme de cette histoire bouleversante qui touche toutes les femmes.

Son évolution intéressant, un métaphore d'une époque qui doit accepté le changement des mœurs, où affronter la colère féministe qui refuse de se soumettre à la folie des hommes...

Un magnifique long-métrage engagé, généreux et porteur d'espoir.

Informations Pratiques :

Titre : **O Corno** Une histoire de femmes

De : Jaione Camborda

Avec : Janet Novás, Julia Gomez

Genre : Drame

Durée : 1h45

Distributeur : Epicentre Films

Date de sortie au cinéma : 27 mars 2024

Mitra Etemad





Julia Gómez, la plus nantaise des comédiennes espagnoles

Véronique ESCOLANO.

Espagnole, Julia Gómez vit à Nantes depuis dix-neuf ans, où elle a fait le conservatoire et sa vie. On la retrouve dans le magnifique film O Corno, une histoire de femmes, en compétition au festival du cinéma espagnol de Nantes, qui dure jusqu'au mardi 3 avril.

Julia Gómez, comédienne originaire de La Corogne, en Galice, vit dans la métropole nantaise depuis dix-neuf ans, travaillant entre autres avec le Théâtre de l'ultime, à Bouguenais. Elle est à l'affiche d'O corno, une histoire de femmes, de Jaione Camborda. Sur fond de sororité avec des femmes qui s'entraident, un très beau film, à la photographie magnifique, sur la féminité, la maternité et l'avortement, en compétition au festival du cinéma espagnol, qui dure jusqu'au 3 avril. Elle nous en parle.

Le film O corno, une histoire de femmes s'ouvre avec vous dans une scène d'accouchement de dix minutes, certainement la plus longue de l'histoire du cinéma. Comment joue-t-on une telle scène, physique et intime ?

J'ai un petit rôle mais c'est marquant et une scène importante du film. Un moment qu'on voit rarement au cinéma ! Ce choix d'ouverture s'est fait au montage. On a passé une journée entière pour tourner cet accouchement. Ça s'est fait tout en douceur, lumières tamisées... Mais j'ai fini épuisée.

La réalisatrice, Jaione Camborda, avait fait un premier casting pour ce rôle, qui n'a rien donné. Elle a lancé un deuxième casting auprès de comédiennes qui avaient eu une expérience d'accouchement. Elle voulait quelque chose d'organique, d'ancré dans le corps... Pas un accouchement avec la tête ! J'avais eu mon fils un an et demi avant. Je me souvenais de la sensation des contractions...

Vous vous retrouvez avec un vrai nouveau né sur le torse...

C'est un bébé de 5 jours ! Sa mère et lui sont venus à la fin de la journée On a fait évidemment très vite avec lui. Je criais comme une dingue au moment de la délivrance et lui était hyper cool. Comme si de rien n'était ! J'étais profondément émue. L'avoir sur soi, la tête qui tient à peine, cette sensation...

J'avais oublié sans oublier.

Le fond du film est l'avortement. La France vient d'inscrire l'IVG à sa constitution. Le parti de gauche radicale Sumar, partenaire des socialistes au sein du gouvernement espagnol, le demande aussi, à un moment où le parti d'extrême droite Vox est très offensif contre l'avortement. Qu'en pensez-vous ?

Il y a urgence à l'inscrire dans la constitution espagnole. Urgence dans un pays où tout droit peut être remis en question avec Vox notamment. L'Espagne est un pays ambigu et plein de contrastes, avec une gauche très en avance, moderne et réformiste. Et une droite extrêmement récalcitrante, conservatrice.

C'est une machine à laver avec des cycles, alors il y a urgence. Le film se passe certes sous le franquisme en 1971, mais la date s'efface ensuite. Cela peut être aujourd'hui, veut nous dire Jaione Camborda.

On entend parler galicien, dans le film, votre langue. C'est assez rare.

C'est un bijou pour cela aussi. J'en suis fière et ça lui donne de l'authenticité. On parle de plus en plus le galicien, langue qui était interdite sous Franco. Le film a remporté la Coquille d'or au festival de San Sebastián, au Pays basque espagnol. C'est une première pour un film en galicien et pour une réalisatrice espagnole.

Le festival de cinéma espagnol de Nantes doit être un moment fort pour vous...

En 2006, à mon arrivée, j'y ai été bénévole. C'était une édition folle, avec le Pays basque, et j'y ai rencontré des amis précieux. J'y suis allée presque tous les ans et j'y ai découvert beaucoup de



films. Presque vingt ans après, j'y reviens pour présenter un film. C'est une boucle qui se boucle. Qu'est-ce qui vous a fait venir à Nantes et y rester ?

L'amour alors que j'étais en Erasmus. J'y suis encore par amour, un autre, la famille, le travail et l'attachement à ce pays. Je viens de demander et d'obtenir la double nationalité. C'était important pour, car je veux porter jusqu'au bout cette dualité Espagne – France.

Mais la Galice me rappelle depuis que j'ai eu mon fils. Ce film est une belle porte qui s'ouvre pour moi sur le cinéma espagnol et galicien. Il se passe des choses passionnantes en ce moment avec des jeunes cinéastes galiciens qui font du cinéma d'auteur.

Dimanche 31 mars, à 15 h 55, projection d'O Corno, une histoire de femmes, au Katorza, 3, rue Corneille, en présence de Julia Gomez et la réalisatrice Jaione Camborda.

Avec son délicieux accent espagnol, Julia Gomez, 44 ans, parle d'« O corno, une histoire de femmes », où, Maria, après avoir tenté d'aider une jeune femme à avorter devra quitter le pays. Un film très ancré dans la sororité où les femmes s'aident et se passent le flambeau.

Tangi Lebigot ■





QUE TAL PARIS ?

LA CULTURE LATINE DANS TOUS SES ÉTATS !

G

rand prix du festival de Saint-Sébastien, **O Corno** de **Jaione Camborda**, est une fable émouvante et naturaliste sur l'univers féminin dans la Galice rurale des années 1970.

Dans ce film, la réalisatrice espagnole d'origine basque évoque la maternité, la solidarité entre femmes et l'avortement à une époque où les femmes n'avaient pas encore leur mot à dire, coincées entre le poids de la tradition et le régime franquiste.

1971, île d'Arousa

O Corno démarre intensément, dans la douleur d'un accouchement. Entre les murs d'une maison campagnarde, **María**, une sage-femme, aide l'une des voisines du village à faire venir au monde son enfant. Une scène symbolique et lourde de sens, qui montre d'un côté la souffrance du corps féminin, et de l'autre, un immense sentiment de plénitude dès lors que l'enfant est né.

María (Janet Novás), la protagoniste de cette histoire est une femme forte et solitaire qui travaille comme pêcheuse de coquillage. Elle connaît bien les difficultés auxquelles les femmes peuvent être confrontées et la cicatrice qui traverse son bas-ventre le lui rappelle chaque jour. C'est pourquoi quand la jeune **Luisa** (Carla Rivas) vient lui demander de l'aide pour un avortement, elle ne peut refuser. Elle sera par la suite contrainte de fuir son pays pour le Portugal, laissant tout derrière elle.



Image du film O Corno © Epicentre Films (2024)

L'interprétation de Janet Novás et la photographie de Rui Poças

Pour incarner cette héroïne en cavale, **Jaione Camborda** a choisi de faire appel à **Janet Novás**, une danseuse contemporaine qui signe avec le personnage de María son premier rôle au cinéma. Une interprétation qui lui a permis de remporter le prix de la révélation féminine de l'année lors de dernière cérémonie des Goyas.

« J'avais besoin d'une femme avec une réelle présence physique qui s'intègre au monde à partir de son corps. Il fallait aussi que l'on puisse la sentir étroitement liée à la terre. En outre, Janet Novás connaît bien le monde rural et les relations qui s'y jouent entre les femmes puisque sa mère est agricultrice. Sans oublier le fait qu'elle est particulièrement talentueuse. C'est son premier rôle à l'écran et elle apportait ainsi une incarnation inédite. Je l'ai beaucoup dirigée à partir de son corps », raconte la réalisatrice.



Tourné en langue galicienne et portugaise, **O Corno** transporte le spectateur en Galice et au Nord du Portugal grâce à la musicalité de la langue. Mention spéciale à la photographie du portugais **Rui Poças** dont le travail des extérieurs de jour et de nuit est remarquable : « **Rui Poças est un véritable maître de la lumière et j’admire énormément son travail sur de nombreux films : Zama de Lucrecia Martel, Tabu de Miguel Gomes** » ajoute **Camborda**.



Bande-annonce du film *O Corno* de Jaione Camborda (2024)

Crédits photos : Epicentre Films (photo de couverture)

FICHE DU FILM

RADIO/TV



Le 18/20 · Un jour dans le monde

Par Fabienne Sintes. Des guerres anciennes aux conflits sporadiques, de la culture mondiale à la culture la plus locale... Pour mieux comprendre un monde de plus en plus riche et incertain.

1 767 épisodes • En savoir plus

▶ ÉCOUTER

+ SUIVRE



© Radio France

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/le-18-20-un-jour-dans-le-monde/le-18-20-un-jour-dans-le-monde-du-mercredi-27-mars-2024-7325745>

Entretien de Jaione par Alexis Demeyer
Aller à 55 :36

nova

101.5 FM

<https://podcasts.nova.fr/radio-nova-pop-corn/202403271302-le-jeu-de-la-reine-x-o-corno-histoires-de-femmes>

nova



Les radios C'était quoi ce titre ? Les grilles de Radio Nova Nova Sélecta Le shop Les fréquences Actualité

< Épisodes



Voir la description

Sous Henry VIII ou sous Franco, la condition féminine était déjà sine qua non.

Allez savoir ce qui se serait passé si #MeToo avait eu lieu dans l'Angleterre du XVI^e siècle. Peut-être qu'Henri VII n'aurait pas collectionné les épouses, ni envoyé deux d'entre elles à l'échafaud. Karim Aïnouz revient sur cette page d'histoire pour la réécrire selon le point de vue de sa sixième épouse Catherine Parr. Le jeu de la reine la voit en femme progressiste qui se heurte autant à son époux qu'à une cour prête à comploter contre elle pour hérésie. Le thriller paranoïaque en costume ne cache pas son ambition d'une lecture ultra-déconstruite. Pourquoi pas, si ce principe ne se faisait pas au nez de cette évocation du Barbe-bleue anglais, résumé à un psychopathe, pourrissant littéralement de l'intérieur, une gangrène lui attaquant les jambes. Le trait très épais du propos coupe l'herbe sous le pied d'une tentative – pourtant séduisante sur le papier – de chronique de palais patriarcal

LE JEU DE LA REINE x O CORNO : histoire(s) de femmes

Pop.Corn | Alex Masson



00:13



02:47



reliftée féministe. L'écrin nacré par une splendide photo qui ressuscite les clairs-obscurs des grands peintres flamands n'enrobe dès lors qu'un duel, lui royal au bar, entre Alicia Vikander, en pré-suffragette et Jude Law, qui s'en donne à cœur joie en monarque dégénéré.

O corno accouche bien mieux de son discours. Littéralement dans une séquence d'ouverture où une femme donne douloureusement naissance à un bébé. Dix minutes intenses annonçant le programme du film de Jaione Camborda, exploration de la condition féminine dans l'Espagne des dernières années du franquisme. Le parcours d'une avorteuse de village devant fuir après la mort accidentelle d'une fille qui ne voulait pas être mère est celui d'une femme qui apprend à se redresser après avoir du tant courber le dos. Aux douleurs de la chair, Camborda superpose la sensorialité d'une terre malgré tout nourricière et la part consolante d'une sororité, fut-elle clandestine. Pour sa sortie française, O corno voit son titre original complété de la mention « une histoire de femmes ». Camborda en fait aussi celle de leurs corps, via l'épopée aussi physique que spirituelle d'une héroïne, prise entre les coups de cintre de la loi et celui qu'elle a

utilisé pour s'avorter. Cette scène-là est ici sous-entendue ; pas le prix qu'avaient à payer les femmes pour disposer de leurs corps dans l'Espagne des années 70. O corno, se faisant utile piqûre de rappel universel dans une période où les droits à l'IVG sont menacés dans nombre de pays.

Le jeu de la reine & O corno. En salles le 27 mars

Catégories: TV & Film



Le coup de coeur d'Ariane Allard: TC in 43:46 - TC out 45:05

Lien émission : <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/le-masque-et-la-plume/le-masque-et-la-plume-du-dimanche-31-mars-2024-9878633>

LE CERCLE

CANAL+



Lien extrait émission : <https://s3-eu-west-1.amazonaws.com/kmplus-account-files/1961078/2024/4/2/sfZrEpDOFUG6HCEptbN3g.mp4>